

# Mythes littéraires 2019

# Fatum

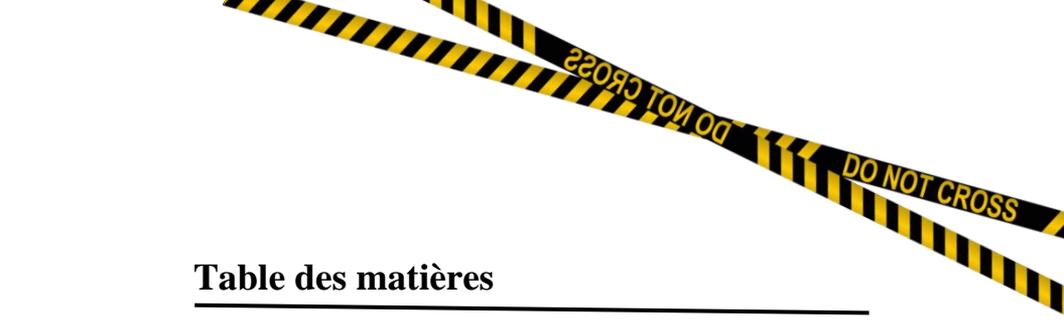


# **FATUM**

**Recueil de récits  
policiers**

**Mythes littéraires  
Automne 2019**

**Collège Jean-de-Brébeuf**



## Table des matières

---

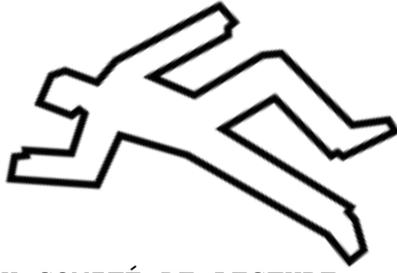
<i>Die Jagd</i> .....	4
Elliot Mann	
<i>La certification du chaos</i> .....	13
Charlotte Van Dyke-Talbot	
<i>Imparfait</i> .....	21
Nairi Elibekian	
<i>Balle courbe</i> .....	27
Tristan Jutras Noël	
<i>Sinistra</i> .....	36
Adrien Lodygensky	
<i>Maitre-chanteur</i> .....	44
Anna Mariaud de Serre	
<i>Désordre</i> .....	51
Mathilde Meunier	
<i>Le Tableau</i> .....	57
Andrée-Anne Roy	
<i>Meurtre à la cloche à vache</i> .....	68
Daphné Sideris	
<i>Les Fleurs du mal</i> .....	80
Jeanne Strouvens	
<i>Remerciements</i> .....	87

## Le récit policier

Sueurs froides. Suspense haletant. Course effrénée. Un crime. Une enquête. Une résolution. Le récit policier respecte fidèlement une structure.

Différents mondes, différentes époques, différents personnages. La nuit tombe sur chacun d'entre eux. Au sein de la noirceur et de l'ombre se tapit un crime, qu'il soit meurtre ou blasphème. Et alors que l'aube se lève, ce crime ne demande plus qu'à être résolu. Les enquêteurs, marginaux à leur manière, infailibles à leur façon, armés d'une méthode d'enquête impeccable, tentent, au fil de récits mouvementés, de démasquer les coupables et de rétablir l'ordre. Nous vous invitons donc, chers lecteurs, à découvrir Nina, Mr. Callaghan, Andrée, Renay, Vladimir, Astor, Charlotte et Marcelle et à entrer dans leur monde où le suspense ne tient qu'à un fil. Vous y deviendrez vous-mêmes témoins, suspects ou enquêteurs, à vous de choisir.





## Die Jagd

Elliot Mann

COUP DE CŒUR DU COMITÉ DE LECTURE

La ville de New York, lieu de péché. Un épais smog agit comme une moustiquaire qui ne laisse pas entrer les anges. La jungle de béton ne m'a jamais intéressé. L'arôme constant de sang séché et de merde de rat coule dans les rues comme une brise orientale. Je me suis habitué à cela, tout comme je me suis habitué aux effusions de sang et aux bombardements de la guerre. Bien que maintenant que j'y pense, je préfère la guerre.

Les gens de cette ville, ils sont particuliers. Principalement corrompu, parfois poli et rarement innocent. Tout le monde dans cette ville avance. Toujours vers l'avant. Il n'y a pas de temps pour s'arrêter et vivre dans une ville comme celle-ci. Est-ce que je me suis battu pour eux? Pour revenir dans un cloaque encore plus dépourvu de morale que le désert dévasté par la guerre que j'ai laissé derrière moi? Ces pensées me viennent beaucoup trop souvent, surtout pour un matin comme celui-ci, où vous pouvez vraiment ressentir le mécontent de New York. La raison de mon excursion matinale dans le bain à remous américain, au centre-ville, est simple. J'ai besoin de cigarettes. Normalement, mon assistant se charge de cela, mais il interroge un client. Je ne supporte pas de parler aux clients.

L'agence Callaghan est éraflée. Il y a un seul signe qui décore l'entrée par ailleurs ennuyeuse du bâtiment. L'intérieur est légèrement plus joli, Noah l'a décoré lui-même. Cela ressemble plus à un lobby de médecin qu'à une agence d'enquête privée. J'entre et interromps la conversation entre Noah et le nouveau client. Noah a

toujours été bon avec les gens, c'est pourquoi il est sur ma liste de paye. Jeune adulte du Bronx, il m'a été précieux dans le passé. Le client, cependant, est vraiment particulier... Un rabbin, un étranger peu naturel dans un endroit comme celui-ci. L'homme est mince et porte un tissu sombre qui lui tombe aux chevilles. Ses cheveux bouclés encadrent une kippa et ses lunettes épaisses attirent mon attention. Il me regarde fixement, essayant de cacher le fait qu'il examine mes cicatrices.

“Guerre”, je dis sèchement.

“Eh... Oui, bien sûr.”

“Monsieur Miller, continuez votre histoire, s'il vous plaît.” dit Noah.

“Oui oui, bien sûr. Donc le corps de Carl, oh pauvre Carl”

Je ne l'écoute plus, j'ai lu l'affaire dans le Wall Street Journal. Un jeune juif, assassiné dans sa propre maison. Une croix gammée, gravée sur son ventre avec un couteau. Cela m'a donné des frissons quand je l'ai lu pour la première fois. Pas à cause de la brutalité du crime, je suis habitué aux cadavres défigurés. À cause de la croix gammée, le symbole nazi. Il semble que je ne sois pas le seul à New York à me souvenir de la guerre. Le rabbin verse une larme en décrivant le cadavre et en expliquant à quel point la police se fout de la mort d'un juif. Cet homme est comme moi. Je vois ses vêtements médiocres, ses symboles religieux et sa bague, indiquant qu'il est marié. Je vois son expression désespérée, ses larmes de chagrin et ses mains tremblantes. New York mange cet homme vivant.

“Je prends ton cas”, lui dis-je.

“Mais, je n’ai même pas fini de décrire la situation...”, répond Miller.

“C’est bon, je la connais déjà.”

“Merci! Mais... pourquoi? Je n’ai même pas offert d’argent...”

“Tu me rappelles pourquoi je me bats.”

\*\*\*

J’entends tout et rien. La bombe a explosé quelques instants auparavant, mais je passe une éternité à chaque seconde. Sorti de ma brume, je vois le visage rude du lieutenant Wilson. Pendant ce bref instant, j’ai oublié où je suis. À travers ma vision obscure, j’aperçois mon enfer actuel. Les soldats prennent d’assaut la plage pour être abattus comme des chiens. Devant eux, au bout du cimetière sablonneux, l’infanterie allemande tient la ligne. Le siège de Normandie est planifié depuis des mois et tout s’effondre devant moi. Wilson me gifle. Je me souviens de mon entraînement, je me souviens du camp d’entraînement. Je me souviens d’avoir été recruté, je me souviens de mon ancienne vie, de ma vraie vie. Wilson me frappe à nouveau, stoppant mes fantasmes. Il n’y a pas de réalité, cette plage est mon monde, aller de l’avant est tout ce qui existe. Je saisis mon Colt M19 et serre mon casque. Au moment où je commence à me précipiter, une balle traverse la joue gauche de Wilson et la fait éclater comme un ballon. En essuyant le sang de mes yeux, je vois l’assassin qui a abrégé la vie de mon lieutenant. Le nazi blond me charge, tirant les cartouches restantes de

son arme à feu. Avant de le savoir, je suis au-dessus de lui. Tout ce que je vois, c'est le brassard rouge à croix gammée et ses yeux. Brun noisette profond. Ses yeux sont jeunes. Je réalise immédiatement que cet enfant ne doit pas avoir plus de 18 ans, mais cela ne m'arrête pas. Je pousse ma baïonnette dans son cou maigre et la croix gammée est teintée d'une vague de sang pourpre.

\*\*\*

Je mets mon couteau de poche dans la croix gammée gravée dans le cadavre.

“Vraiment une façon dégoûtante d'examiner un cadavre”, dit Noah avec ressentiment.

“Je suis rigoureux”, je réponds sèchement.

“Si vous le souhaitez, vous pouvez attendre dehors”.

“Honnêtement, je pense que je m'habitue à la mutilation des corps”.

“Bien”.

“Comment l'avez-vous ramené à l'agence?” demande Noah.

“Peu importe.”

Noah incline légèrement la tête, puis se dirige vers le bureau marron près de l'entrée qui est devenue son territoire. Le seul objet que je possède réellement est le Colt M19 placé sur le bureau. Quant au cadavre, le laisser sur le sol suffira. Je me fais une note mentale pour acheter un nouveau tapis et je continue mon autopsie. Jusqu'ici, j'ai découvert que la cause de la mort n'était pas la

cicatrice, mais l'étranglement. La victime, Carl Freitag, vivait seule. Hormis le fait d'aller à la synagogue du rabbin Miller, la seule relation que j'ai trouvée est une ancienne petite amie qui a déménagé en Europe il y a 2 ans. Je commence à pousser mon doigt dans la croix gammée intégrée à la peau de Carl. Plus profond que prévu. La coupure atteint presque l'os.

“Et? Avez-vous trouvé des pistes?”, demande Noah.

“Non. Allez visiter la bibliothèque publique dans le même quartier que la synagogue”.

“C'est un environnement complètement différent de celui où la victime a vécu”, répond-il.

“Oui, mais je suppose que le tueur a suivi Freitag chez lui après le service du shabbat.”

“Et qu'est-ce que je cherche?”

“Recherchez toutes les personnes qui ont emprunté des livres relatifs au nazisme. Obtenez des copies de leurs signatures.”

Noah hoche la tête. Je peux presque garantir un deuxième corps. Si tout se passe bien, il n'y en aura pas de troisième.

\*\*\*

Les casernes sont toujours les plus difficiles. Ce ne sont pas les massacres qui m'empêchent de dormir, c'est ce que je dois faire pour les justifier. Je devais tuer ce gamin, il n'y avait pas d'autre moyen. C'était moi ou lui. Tout le monde fête, les minces tentes vertes sont éclairées avec des lanternes et tous les survivants jouent aux cartes en fumant des cigares. Les cigares sont un cadeau des

Britanniques. Récompensés pour meurtre. La guerre est l'antithèse de la société. Je regarde mes mains, couvertes de boue ou de sang. Je tremble. Des yeux de noisette, marqués dans mon esprit. Tout le monde dans cette tente est en fête, sauf moi. Ils sont d'une race différente, plus résistante et prête à relever les défis de la guerre. Ils vivent pour tuer des nazis. Ce sont des loups et ils vivent pour la chasse. Avant la Normandie, j'étais un mouton en costume de loup, un garçon en uniforme d'homme. Mais maintenant, après la Normandie, je dois être différent. Je trouve de la craie et utilise mon casque comme toile de fond pour ma métamorphose. Je dessine des crocs et les yeux d'une bête. Je suis un loup. Je m'endors, les bébés ne dorment pas aussi bien. Je n'avais d'autre choix que de tuer ce garçon.

\*\*\*

“Je fais ce que je dois faire pour assurer la survie de ma race.”

Le climat est particulièrement mauvais aujourd'hui, une pluie torrentielle déferle sur les rues de New York. Le deuxième corps est arrivé plus tôt que prévu. Cette fois, le corps a été retrouvé pendu au toit de la synagogue de Miller. Évidemment, le rabbin est dans une extrême détresse et Noah essaye de le calmer. Après avoir examiné le corps, j'ai retrouvé cet étrange manifeste attaché à la victime.

“Noah”, je crie vers mon compagnon. Noah fait ses adieux au rabbin et se dirige vers moi.

“Pauvre gars, rien de tout cela n'est de sa faute. Nous devons résoudre cette affaire pour son bien. Alors qu'est-ce qu'il y a, M. Callaghan?”

“J’ai trouvé ça”, dis-je en remettant le message à Noah.  
“Je vais vérifier si cela correspond à l’une des signatures de la bibliothèque”.

Je hoche la tête, encore une fois, Noah comprend parfaitement mes intentions. C’est un enfant extrêmement intelligent, mais pas tout à fait prêt pour le monde dans lequel je vis. Peut-être qu’un jour il pourra me remplacer, mais pas avant longtemps.

Je place le cadavre dans un grand sac poubelle et nous le rapportons à l’agence Callaghan. Il y a une autre cicatrice, bien que cette victime soit considérablement plus âgée. Donald Wexler avait 72 ans et était un ancien combattant. Tandis que son corps stérile repose sur le nouveau tapis acheté par Noah, je le regarde dans les moindres détails. C’est un miroir sombre de mon avenir, un ancien combattant tué par la prochaine génération. Peut-être que Noah me remplacera plus tôt que prévu.

“Frank Shaw!” dit Noah “La signature correspond à celle de Frank Shaw!” J’hésite puis dit: “Je ne sais pas qui c’est.”

\*\*\*

De retour en Amérique comme du bétail. Je me suis battu pour ce pays et ils m’ont à peine annoncé la nouvelle avant de m’abandonner. New York a changé depuis mon départ. En Europe, j’étais un loup, maintenant je ne suis plus rien. Maintenant, je suis redevenu mouton, en suivant les volontés de la majorité. En Europe, j’étais un chef de guerre. J’ai gouverné le pays et n’ai obéi à aucune loi. J’ai suivi le code divin de l’armée, mais rien d’autre n’a fait obstacle à la liberté. De retour à New York, je n’ai même pas les moyens d’acheter de la nourriture. Je marche sans but dans les rues animées de Manhattan. J’ai consacré ma

vie à lutter pour une cause et je n'ai rien obtenu en retour. Si j'avais tort d'attacher ma vision de monde à la guerre, alors que me reste-t-il? Mon but est dépouillé, je n'ai plus de nazis à tuer. La chasse est finie, comment un loup peut-il prendre sa retraite? Si je vivais comme un loup, comment pourrais-je redevenir un mouton?

\*\*\*

“Excusez-moi, Frank Shaw?”

La porte du modeste appartement de Brooklyn s'ouvre en craquant. “Oui, c'est moi”, répond l'homme.

Je ne savais pas à quoi je m'attendais, mais l'homme qui me parle actuellement a à peu près mon âge. Cheveux blonds et yeux noisette.

“Savez-vous qui est Carl Freitag?”, je demande calmement.

“Aucune idée”

“Et Donald Wexler?”

Pendant une brève seconde, je vois de la peur dans ses yeux. Son visage est couvert de cicatrices, comme le mien. Il semble allemand. Il n'a pas besoin de répondre, je sais que c'est lui. Je sors mon Colt M19 et je tire entre ses yeux.

Je me suis convaincu que j'étais redevenu un mouton, mais ce n'était pas vrai. La chasse est tout ce que je suis.

# La certification du chaos

Charlotte Van Dyke-Talbot

COUP DE CŒUR DU COMITÉ DE LECTURE



Elle était différente. Indescriptible. Comme une couleur qu'on essaye de décrire à un aveugle. Un tourbillon de feuilles, un coup de vent qui fait claquer la porte. Une bourrasque, a conclu Elliott. Une bourrasque d'air frais.

Nina était la nouvelle à l'école, la curiosité blonde du jour, un soleil inattendu. Naturellement, dès la fin de la journée, elle irait se coucher et tomberait dans l'oubli des têtes trop académiques qui auraient brièvement été aspergées de sa lumière. Les têtes du collège n'étaient vraiment que des têtes, saturées de livres, lectures et louanges résultant de leurs efforts.

Mais pas celle d'Elliott. Sa tête était une carapace renfermant une tortue curieuse, celle qui brulerait d'envie de connaître la jeune fille qui venait de balayer la salle de classe avec l'aisance d'une brise, la grâce d'une tornade. Quelque chose de chaotique émanait de cet être.

De toute évidence, Elliott se retient de lui parler. Ça ne se fait pas, aborder quelqu'un comme ça, il avait même honte d'y songer. Sans connaître quelqu'un, il est bien trop facile de l'insulter. Quelle émotion la transpercerait s'il décrivait ses cheveux de blés ou la manière dont son corps occupe l'espace? Il ne fallait pas risquer de heurter ses sentiments.

Au contraire, il fallait à tout prix sombrer dans la modération, comme le font les gens. Les vrais, en tout cas. Ceux qui sont voués à la vie meilleure, celle de l'éducation, qui contrôlent fiévreusement chacune de leurs paroles. Jamais une insulte ne s'échappe de leurs lèvres, et ainsi, jamais un doute, une angoisse, ne peut infecter le monde. Et surtout, jamais la prison ne pourrait les accueillir dans un havre de honte.

Seuls les Francs se disaient des sottises, purgeaient leurs pensées noires et biaisées au grand public. Et eux, on n'en parlait pas. Elliott avait peur de penser à eux, mais ils s'infiltraient quand même dans ses rêves tels des ombres arborescentes.

Tout bascula quand il ouvrit son étui pour y retirer un petit papier qui n'était pas censé y être. Gribouillée au stylo noir, une phrase banale y était inscrite. Mais pour une certaine raison, Elliott l'avait reçue comme un coup virtuel dans les dents, un choc électrique. C'était la déclaration que quelqu'un ne l'aimait pas, que dans l'univers, quelqu'un se fichait de lui.

Le monde autour de lui s'embrouilla. La salle de classe n'était qu'une agglomération de rangées d'élèves à la posture carrée, de vêtements propres et repassés, de gel empestant la fraîcheur chimique. Une soudaine prise de conscience l'agrippa par le col, le sentiment qu'une accoutumance au confort régnait dans la salle. Plus rien ne lui semblait réel, à quoi bon faire semblant d'être parfait s'il n'était bon à rien aux yeux de l'univers?

À travers sa vision embrouillée de la classe, une seule chose demeurait limpide, une roche dans une rivière. La jeune fille qui venait de s'asseoir à un bureau à quelques mètres de lui. Il attendit que la cloche sonne pour se ruer vers elle sans même réfléchir – où étaient passées ses bonnes manières? Plus rien ne lui importait à cet instant, même pas sa réputation. Maintenant que quelqu'un avait manifesté du dégoût envers lui, qui était-il vraiment? Que lui restait-il?

Il s'introduisit avec maladresse, les mots déboulant de sa bouche sèche comme des rochers. Son nom, son programme. La base. Il n'était rien de plus que cela : un écolier du quartier supérieur de la région, ne disant rien de mal, ne faisant rien de mal, ne méritant rien de mal. Étrangement, la jeune fille ne semblait pas déstabilisée par son désarroi lorsqu'il lui débita son

histoire. Elle acquiesça en silence quand il lui tendit, tremblant, le petit papier griffonné de son nouveau malheur.

« Ne t'en fais pas. Je vais t'aider à trouver qui t'a fait ça. Personne ne mérite un tel traitement, et la pire chose à faire, ça serait de tout garder à l'intérieur pour toi. Je m'appelle Nina, en passant. »

Leur amitié débuta instantanément. Cela se fit en quelques secondes. Il ne fallut qu'un bref échange de regards pour que la complicité les fusionne. Quand leurs yeux s'entrelaçaient, c'était comme un signal de vie transmis entre deux galaxies voisines.

Nina avait de bonnes raisons de vouloir aider Elliott. Mais cela, elle le gardait pour elle-même. Personne ne savait pourquoi elle avait abouti dans cette école, et cela resterait son secret aussi longtemps que possible.

Il y avait une chose qui la différenciait de tous : son indifférence. Elle avait un genre d'immunité au jugement, un détachement envers le regard des autres. Après tout, pourquoi se soucier du jugement s'il restait sous silence de toute manière? Insulter quelqu'un induisait une forte pénalité; la prison ou le bannissement du quartier supérieur. C'était tout de même la raison précise pour laquelle le jugement était devenu l'obsession de tous. On s'imaginait tous les insultes que personne ne nous disait.

Il était facile pour Nina de voir qui aurait pu potentiellement insulter le petit Elliott. Elle n'avait qu'à faire le vide intérieur, une méditation routinière qui lui permettrait de se détacher de ses émotions. Sans cela, elle n'aurait jamais pu survivre aux maux de son enfance. En observant le monde de son regard objectif, elle aperçut en premier la belle Lydia, qui, si on regardait au-delà de son maquillage et ses faux sourires charmants, dissimulait une flamme d'amour pour Elliott. C'était dans la manière dont

elle tournait ses pieds vers lui; un imperceptible détail qui gâchait tout son jeu. Elliott ne l'aimait pas, c'était clair. Lydia l'aurait donc insulté pour se venger.

Nina alla la confronter sans l'ombre d'hésitation. Son arme était la connaissance de sa faiblesse.

« Tu as un très joli collier », lui dit-elle. Il fallait commencer par rassurer sa proie, et c'était tout ce qu'il fallut pour amorcer la conversation. La prochaine étape était d'aller dénicher son insécurité. Elle recracherait la vérité bien rapidement.

« Toi et Elliott, vous êtes en couple, non? »

Les joues de Lydia s'enflammèrent.

Mais à la déception de Nina, ce ne fut pas une inquiétude qu'elle lui révéla, ni une tristesse ni un sentiment de quelconque culpabilité. C'était une joie immense qui émana d'elle lorsqu'elle apprit qu'Elliott lui aurait manifesté de l'intérêt.

Ce n'était donc pas elle, la coupable. Personne ne serait habité de bonheur ni de légèreté après avoir commis un crime. Un criminel était quelqu'un qui pouvait se cacher, mais qui pourrait aussi jouer un numéro devant tout le monde, un acteur qui saurait comment dissuader le public de sa culpabilité. Nina, elle, savait comment être indifférente à la comédie. Elle savait comment voir au-delà des faussetés, du masque que l'on enfile tous les matins avant de se confier au grand public, avant de lui présenter un contexte et une personnalité que l'on aurait sélectionnés avec soin. Elle voyait le monde sous une lumière blanche, la lumière laide et froide qui retire la beauté de toute chose et qui valorise les défauts, comme la cicatrice qu'on observe sous le néon d'une salle de bain. Habituellement, tout est atténué par les ombres chaleureuses que nous inventent nos émotions, mais Nina et les émotions... cela était une autre histoire.

Le prochain candidat serait donc Simon, le clown enjoué. Tout le monde semblait l'aimer, mais Nina avait bien vu qu'il n'adressait jamais la parole, ni même un regard, à Elliott. Elle alla le questionner après ses cours, dehors, lorsqu'il se dirigeait chez lui. La première étape : sembler inoffensive. Ne pas être une potentielle source de jugement.

« J'ai mal compris l'exercice d'algèbre, » a-t-elle débuté. Une question pas rapport, qui n'était même pas dans le domaine d'intérêt de sa proie. Cela lui donnait un air perdu. Et cela avait bien marché, car Simon fut ravi de l'entretenir des blagues en rapport avec son manque d'intérêt pour l'école.

« Elliott semble apprécier tes blagues, » lança-t-elle. Juste pour observer la réaction de Simon. Elle fut surprise par le sourire qui illumina son visage. Il lui avoua qu'il aurait toujours voulu être plus proche de lui, mais que ses regards silencieux l'intimidaient légèrement. Trop improbable qu'il soit l'émetteur de l'insulte, on insulte quelqu'un que l'on connaît bien, d'habitude. Soit quelqu'un que l'on aime ou que l'on déteste, mais jamais un entre-deux. On tue quelqu'un que l'on aime ou que l'on déteste, quelqu'un qui nous hante. Jamais quelqu'un qui nous est indifférent.

Elle quitta les lieux de l'école, le soleil était déjà en train de se coucher. Elle n'avait nulle part où aller, se cherchait un lit quelque part dans les rues. Heureusement que c'était l'été, se disait-elle. En hiver, elle ne saurait que faire. Mais avant cela, il lui restait encore quelques mois.

C'est au beau milieu de ces réflexions qu'elle aboutit dans un quartier lugubre, un recoin de la ville ténébreux. Le quartier des Francs, ceux qui se disaient les choses, mais en payaient le prix; les maisons étaient des cabanes de bois pourri, des trous béants en guise de fenêtres, les rues étaient meurtries et éraflées, les lampadaires clignotaient en convulsions orangées. Le

vent transportait l'odeur du sang, le ciel lourd s'éteignait tandis que les nuages opaques engloutissaient le soleil.

Nina allait rebrousser son chemin lorsqu'un mouvement furtif et léger attira son regard dans la cour d'une maison. Une musique rugueuse émanait d'une radio, et à côté, un jeune garçon maigre aux cheveux noir dansait, bougeait ses bras en symbiose avec le rythme. À ce moment précis, il était la seule chose qui bougeait aux yeux de Nina. Le ciel gris s'était figé, comme pour l'observer. Il était pris dans une transe, écoutant la musique et laissant son corps y répondre.

Nina alla lui parler. Sans indifférence, cette fois. Elle était attirée par ce chaos, la dislocation des épaules, le déhanchement brusque, la fluidité du cou qui suivait une main.

Quand elle s'approcha, il ne fut même pas surpris en la regardant. Il s'arrêta.

« Pourquoi tu me regardes? » a-t-il demandé d'une voix rauque.

« Tu es beau à regarder. »

« Et toi tu es laide. »

Comme ça faisait du bien, entendre quelque chose qui n'était pas enrobé de sucre, quelque chose qui n'avait pas pour but de plaire. Déjà, Nina aimait les Francs.

« Je suis Nina. »

« Ajax. »

Ajax était une curiosité, un peu rebelle, mais extrêmement envieux des Nobles, ceux qui avaient le droit à l'école et à toute la sécurité du monde. Que pouvait-il faire d'autre que les mépriser? Ce n'était pas sa faute s'il était né dans une famille franche, mais au moins cela lui donnait un but dans la vie.

En s'intéressant à lui, Nina put lui extirper son histoire. Elle n'eut même pas à le faire méthodiquement, elle avait une compréhension naturelle pour ses pensées.

Nina aussi venait d'une famille franche, d'une famille qui critique et qui méprise. Seulement, elle n'avait pas grandi dans la ville, mais plutôt dans la forêt, loin des quartiers biaisés par la fierté.

Et c'est en se partageant leurs histoires qu'elle l'avait deviné. Ajax était l'auteur de l'insulte, cela était écrit dans le ciel maintenant étoilé.

« Tu l'as fait, n'est-ce pas? » Aucun contexte n'avait été requis.

« Oui. Et ils iront me tuer s'ils apprennent que j'ai insulté un Noble. Croiser les quartiers, c'est aussi impardonnable que de tuer. »

Nina le savait, mais elle avait des idées derrière la tête.

Elle dormit sur le plancher de la cabane d'Ajax, et le lendemain retourna à l'école.

« Elliott, c'est moi qui l'ai fait ».

Impossible. Elliott ne voulait pas ça. Elle était trop parfaite, il avait mis trop d'espoir en Nina pour qu'elle soit la source d'une telle douleur. Que devait-il faire? Il avait rêvé à elle la nuit d'avant, il s'était imaginé un futur meilleur à ses côtés... Que faire de cette fée toxique? Que faire de ce remède sucré qui l'aurait sitôt empoisonné?

Le directeur, les autorités. Les règles. Tous ceux qui ont un certain titre, une épingle dorée, un bureau à leur nom, n'importe qui. Eux, on pouvait leur faire confiance. Ils étaient le confort d'Elliott, une bouée de sauvetage flottant sur la mer déchaînée dans laquelle Nina l'avait entraîné.

En quelques heures, la police s'est emparée d'elle. Un emprisonnement à vie.

Nina savait ce qu'elle faisait. Il valait mieux garder Ajax en liberté pour qu'il maintienne ses pulsions animales, sa vérité crue à l'égard des Nobles. Sans son art, il n'y aurait pas de but, pas de vie intéressante à laquelle

on pourrait s'accrocher. Pas d'espoir. Pas un flux de mouvements aux intentions provocatrices, pas de contradictions pertinentes. L'indifférence de Nina avait détruit l'équilibre des facettes du doute.











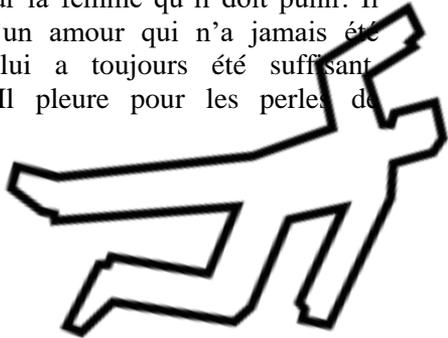


Les résultats de l'autopsie du cadavre de Daniel Lafortune se trouvent dans l'enveloppe qu'André détient dans les mains. Il attend d'être de retour chez lui pour finalement l'ouvrir avec son ouvre-lettre, afin de ne pas déchirer la feuille.

Daniel Lafortune est effectivement mort d'une crise d'asthme, comme l'a fait connaître sa femme dès l'arrivée des policiers chez elle. André est surpris de l'honnêteté de Marguerite, mais son étonnement ne dure pas longtemps. En continuant sa lecture, il apprend que huit perles ont été trouvées coincées dans le larynx de Daniel.

André se souvient du collier de perles perturbant de Marguerite, de ses doigts, de sa touche maternelle. Il voit Marie qui touche son ventre et sourit. Il voit Marguerite avec ses yeux vides. Il voit Marie qui a tout ce que Marguerite a voulu pendant sept longues années. Sa propre perle dans sa propre huitre. Il voit Marguerite qui prépare le souper, consciente de l'ingrédient inhabituel qu'elle y glisse. Il voit Daniel qui s'étouffe en mangeant pour finalement devenir impuissant sous l'effet de la drogue. Il voit Marguerite qui tient ouverte la bouche de Daniel et lui fait avaler avec force les perles de son collier. Les perles qui sont un symbole de fertilité, mais qui deviennent en ce moment un symbole d'infertilité. Il voit Marguerite pleurant l'infidélité de son mari.

André pleure lui aussi. Il pleure pour la femme qu'il aime. Il pleure pour la femme qu'il doit punir. Il pleure pour la perte d'un amour qui n'a jamais été réciproque, mais qui lui a toujours été suffisant. Simplement suffisant. Il pleure pour les perles de Marguerite.



## Balle courbe

Tristan Jutras Noël

Superbe journée aujourd'hui, il fait quand même beau, il est temps, considérant les derniers jours pluvieux. Le ciel est dégagé et le vent est également agréable, pas trop rapide, ni trop froid, simplement de bonnes petites brises relaxantes. Un vrai charme ! J'ai également fait un peu de magasinage en prévision des séries mondiales qui débutent aujourd'hui même. J'ai tout ce qu'il faut : une nouvelle casquette avec le logo exclusif des séries mondiales 2018 et de tout nouveaux chandails de mes joueurs favoris ! J'ai aussi ressorti mon gant de baseball signé par tous les autres joueurs de l'alignement de cette année. Des trésors comme ça, on n'en trouve pas à tous les coins de rue. Je suis vraiment prêt à célébrer au Fenway Park ; comble du bonheur, les Red Sox ont remporté la partie avec la marque de 8 à 4. Après cette première victoire, je suis sorti célébrer dans un bar avoisinant, le *Cask n'Flagon*, qui se trouve sur la même rue que le Fenway Park. J'y suis allé avec quelques amis ; de merveilleuses retrouvailles et de bons moments passés avec eux. J'espère vraiment pouvoir les revoir demain soir à la partie numéro 2, ils m'ont tellement manqué !

\*\*\*

Journée aucunement productive aujourd'hui, je n'ai rien fait qui puisse être potentiellement considéré comme utile ; c'est fou à quel point je ne fais rien de mon corps lorsque je n'ai aucun contrat. Encore une fois, j'ai fait la rencontre d'une femme au *Cask n'Flagon*, bien sympathique la petite jeune, pour être honnête. Il y avait plein de joueurs des Red Sox, elle était distraite quelque peu, mais bon, je ne peux pas lui en vouloir ; ce n'est pas tous les jours que l'on voit d'aussi proche plusieurs athlètes professionnels. La plupart m'étaient familiers, à l'exception de deux ou trois nouveaux visages, probablement des recrues. Maintenant que j'y pense, je dois vraiment arrêter de boire tous les jours et de rencontrer plusieurs femmes et me concentrer plutôt sur mon travail, même si je n'ai pas de contrat. Je ne vais pas me cacher le fait que c'est difficile de se débarrasser de mauvais plis qui sont maintenant rendus mes passe-temps. Qu'est-ce que je fais de ma vie, honnêtement ? Plus les jours défilent, plus je crois qu'il est l'heure de changer et j'ai l'impression que le prochain contrat va m'être fort utile ; et Dieu sait que mon impression n'est jamais bien loin de la vérité si elle n'est pas exacte.

**24 octobre 2018**

Horrible nouvelle... Colten est mort assassiné hier soir, tout près du *Cask n'Flagon*. C'est horrible ! Dire que j'étais avec lui avant sa mort, c'est réellement perturbant de savoir que s'il s'était fait agresser un peu plus tôt, j'aurais pu me faire assassiner aussi. En plus, il avait une partie de baseball importante à disputer ce soir ; le pauvre, il ne saura jamais si l'équipe remporte les séries mondiales ! Je ne sais pas si je te l'avais déjà dit, journal, Brewski, Colten Brewer, de son nom complet, est un lanceur pour les Red Sox. Outre la mort de Colten, la journée est relativement tranquille et somme toute productive. C'était pluvieux comme journée et il faisait froid. À la maison j'avais des documents importants à remplir, mais les dates sur ceux-ci étaient anciennes ; c'est étrange, je ne comprends pas comment j'ai pu laisser ces papiers importants trainer aussi longtemps. Par contre, il y a au moins une bonne nouvelle aujourd'hui : les Red Sox ont remporté une deuxième partie avec la marque de 4 à 2. Mes amis et moi sommes retournés célébrer, cette fois au James P. Kelleher Rose Garden, le parc préféré de Colten ; c'était notre manière à nous de lui rendre hommage. Toutefois, c'est illégal de boire dans un parc, mais compte tenu des circonstances, cela ne nous dérangeait pas d'être arrêtés par la police ; après tout, nous sommes des joueurs professionnels de baseball, un peu d'argent aux officiers de police et le tour est joué !

\*\*\*

Enfin ! Un contrat, et pas n'importe quel contrat ; c'est l'équipe de baseball de Boston même, les Red Sox, qui m'a contacté ! Un de leur joueur, un lanceur en début de carrière âgé de 26 ans, nommé Colten Brewer, a été retrouvé mort hier soir. Le corps a été trouvé dans le

stationnement avoisinant le *Cask n'Flagon*, juste en face d'une des entrées du Fenway Park ; il était environ minuit trente lors de la trouvaille. Dire que j'y étais quelques minutes auparavant. Son dos était fracturé, comme si quelqu'un l'avait serré vraiment fort, trop fort. Son coude était foutu aussi, son articulation était toute bousillée ; l'entraîneur des lanceurs m'a informé que Colten avait subi l'opération Tommy John. C'est une opération consistant à remplacer le tendon du coude par un autre tendon du corps de l'athlète. Presque personne n'était au courant de cette opération, car il l'a subie avant de faire son entrée dans la ligue professionnelle. Comment le tueur savait-il ? Si j'avais à émettre une hypothèse immédiatement, je crois que je dirais que le tueur était proche du lanceur, mais qui ferait une telle chose ? L'équipe va garder sa mort à l'interne pour le moment, elle ne veut pas affoler la foule et l'association de baseball majeur, c'est pour ça que ses dirigeants ont fait appel à moi. Les recherches ont lieu et je ne déplace pas trop d'air puisque je suis seul ; tandis qu'avec la police, il y aurait plusieurs officiers et cela mettrait peut-être la puce à l'oreille de la population. On dirait bien que cela signifie un retour au Gymt Brookline, ce n'est pas trop loin du lieu de crime ça tombe bien. Je pourrais aussi courir dans les environs du lieu du crime pour me familiariser plus avec les alentours du Fenway Park.

## **26 octobre 2018**

Encore de mauvaises nouvelles aujourd'hui ... Marco s'est fait tuer lui aussi, les autorités l'ont retrouvé mort dans le parc d'hier soir ; j'ai vu cela aux nouvelles à la télévision ce matin, comment mal partir une journée ! Je ne sais pas ce qui se trame, mais il y a clairement quelqu'un de mal intentionné dans les parages, sûrement un fan des Dodgers, qui traque nos mouvements et qui s'en prend à nos joueurs. La journée s'est déroulée

rapidement ; j'avais tellement hâte à la soirée pour regarder la troisième partie. Je n'aurais pas dû m'exciter autant ; nous avons perdu 3 à 2. Deux mauvaises nouvelles en une journée ! Pour me changer les idées, je suis retourné seul au *Cask n'Flagon*. Ce n'était pas la meilleure idée considérant le tueur qui rôde dans les parages, mais je ne crois pas qu'il s'en prendrait à moi ; moi je suis blessé en ce moment et je ne joue pas. Il n'a sûrement aucun intérêt pour moi.

\*\*\*

On dirait bien que la tâche s'avère plus complexe que prévu ; une deuxième victoire, un deuxième meurtre. On dirait que quelqu'un n'est pas heureux que les Red Sox remportent des parties, probablement un fan des Dodgers ; mais ça ne concorde pas avec la mort de Colten... Cette fois la victime est un joueur d'avant-champ, Marco Hernandez, un gros cogneur des Red Sox. Il a été retrouvé mort. Son cou était fracturé, comme s'il avait été pris au dépourvu, et sur son corps étaient disposées des fleurs. Elles étaient déposées d'une manière singulière ; elles représentaient le score de la partie numéro 2 des séries mondiales. On dirait qu'il a été pris au dépourvu, mais se pourrait-il qu'il soit également proche du tueur, comme Colten ? J'ai demandé aux entraîneurs de me fournir une fiche de chacun des deux joueurs décédés et une liste complète des membres de l'équipe ; il y a forcément un lien entre ceux-ci, outre le fait qu'ils sont des joueurs des Red Sox. Je dois m'entraîner plus, penser plus, observer plus, courir plus. Appréhender le criminel rapidement serait envisageable, les séries mondiales, c'est généralement ce que tous les amateurs attendent durant toute la saison ; un tueur ne devrait pas être en mesure de ruiner celles-ci. Un mort de plus ou de moins ça ne change rien pour moi, je sais que je vais l'arrêter un jour.

**27 octobre 2018**

Super journée aujourd'hui, vraiment mieux qu'hier ! Personne n'est mort hier soir après notre défaite et aujourd'hui nous avons remporté la partie avec un score de 9 à 6. Une victoire de plus et le titre de champion nous revient ! Nous sommes sortis encore une fois ce soir, de vrais fêtards. C'est bizarre par exemple, nous sommes sortis dehors prendre un peu d'air, mais je suis rentré seul dans le bar. Je ne comprends pas trop comment c'est possible ; sûrement l'alcool des derniers jours qui s'accumule et qui m'a fait oublier certaines parties de ma soirée. En sortant pour partir définitivement, j'ai fait une collision avec un mec ; il n'avait pas tant d'expressions, mais nous avons discuté longuement. Il devait sûrement être un fan de notre équipe et était captivé par mes propos simplement parce que je suis un joueur professionnel. Son nom était Flynn ou Fynn, je ne me rappelle pas exactement. Je crois qu'il était en train de faire de la course à pied. Il ressemblait vraiment à un motard ; je ne voudrais pas avoir de problème avec lui, il me tuerait sûrement. À vrai dire, je n'aurais pas été surpris qu'il me dise qu'il est à l'origine de la mort de quelqu'un, il avait l'air de quelqu'un qui fait de sales choses dans la vie.

\*\*\*

Je suis tellement fatigué en ce moment, mais ça valait clairement la peine de me coucher tard. Je suis convaincu qu'il y a une corrélation entre les victoires des Red Sox et les assassinats, car ils ont perdu hier soir et aucun décès ne m'a été rapporté par l'équipe. J'ai passé la journée entière au gym à penser et trouver des liens entre les deux assassinats ; je crois être sur une piste. Grâce aux fiches d'information obtenues, j'ai constaté que les deux joueurs étaient nés en 1992 et qu'ils avaient pour amis au

sein de l'équipe d'autres joueurs du même âge. Les recrues restaient beaucoup ensemble pour résumer. Les deux étaient également sortis au bar la veille et avaient été retrouvés morts un peu plus tard dans la nuit. Les deux corps avaient également été blessés et les blessures étaient en lien, de près ou de loin, avec les parties de baseball que les joueurs avaient disputées un peu plus tôt. J'ai également déduit que les deux n'avaient pas été pris au dépourvu ; il est clair qu'ils n'avaient pas été assassinés par un étranger, ils connaissaient leur tueur. Je n'arrive pas à voir de motifs valables pour qu'un ami commun décide de les tuer. C'est alors, lorsque je faisais du jogging près du Fenway Park pour mieux connaître les environs, qu'un type bizarre m'a foncé dessus en sortant du bar. Il avait l'uniforme des Red Sox, je ne comprenais pas trop, donc je lui ai demandé s'il était un de leur joueur, il m'a répondu que oui. Un alcoolique fini me suis-je dit. Il m'a demandé mon nom et s'est présenté : Renay Strauss. Il m'a parlé de ses amis qui étaient décédés les derniers jours et il savait beaucoup de détails concernant la mort de ses compagnons. Il me parlait d'à quel point il s'était ennuyé de ses amis à cause de son congé forcé à l'hôpital et comment cela le rendait triste que tous ses amis meurent peu de temps après les avoir revus. C'est cette tristesse apparente qui me fait douter de son implication dans les meurtres. Toutefois, il me parlait et me révélait des détails que seuls les dirigeants de l'équipe sont censés savoir. Je me suis donc dit que peut-être qu'il était un haut placé dans l'équipe que je n'avais pas rencontrée et que ce n'était pas un soûlon fini. Il n'arrêtait pas de parler d'un Bobby et comment il allait célébrer avec Mookie après leur quatrième victoire, quand il serait couronné champion. Vraiment étrange comme gars.

**28 octobre 2018**

Encore d'autres morts aujourd'hui, mais au moins l'enquête est terminée et c'est tout ce qui compte. Une enquête terminée signifie plus d'argent. Le gars d'hier, ce certain Renay Strauss, était bel et bien un joueur des Red Sox ; en fait, un ancien joueur qui avait été placé dans un institut psychiatrique. Il s'est sauvé de l'institut lorsqu'il a appris que son équipe faisait partie des huit dernières encore en course pour le titre de champion. Le pauvre, on lui avait menti sur ses conditions, il n'était pas en congé à l'hôpital ; il était placé en institut en permanence et sa carrière d'athlète professionnel, ce à quoi il s'était dédié toute sa vie soit terminée. C'est malheureusement lui qui était le tueur et j'ai dû faire ce que j'avais à faire... Lors de notre discussion d'hier il m'a mis la puce à l'oreille lorsqu'il mentionnait la mort de ses amis. Ce matin, j'ai observé les listes des membres de Red Sox et son nom n'était pas là. Il m'avait également parlé de célébrer avec Mookie Betts si les Red Sox gagnaient, je n'ai donc pas pris de chance et j'ai informé le joueur en question de la situation. Fait intéressant : Renay Strauss, Mookie Betts et tous les autres joueurs décédés sont nés en 1992. Comme prévu, suite à la victoire des Red Sox, Renay est revenu voir Mookie exaltant de joie et plus tard a tenté de s'en prendre à lui, j'ai donc dû le mettre hors d'état de nuire ; je croyais que je n'avais pas d'autres choix. Il tuait ses amis dans des élans de joie excessive, rien n'était prémédité. Il n'était pas méchant, simplement incompris de tous ; il ne se comprenait pas lui-même puisqu'il n'était pas au courant de son état mental. On lui avait menti. Généralement, j'aurais remarqué qu'il était différent des autres, j'observe tout le monde tout le temps, je connais les habitudes humaines par cœur. Mais lui, il me ressemble tellement... C'est sûrement pour ça que je n'ai pas détecté sa différence. Les maladies mentales font partie de ma vie après tout, j'ai grandi entouré d'elles.

C'est bizarre, je ressens quelque chose dans mon torse, une sorte de déchirement, comme si j'avais perdu une partie de moi, alors que je ne le connaissais même pas. C'est vraiment étrange de ressentir quelque chose d'aussi puissant envers un inconnu, un tueur. Lui et moi nous nous ressemblons probablement plus que je ne le crois...



## *Sinistra*

Adrien Lodygensky



Je lui envoie un coup au visage. Il l'arrête à l'aide de son bras droit juste à temps, me donnant la voie libre à son entrejambe. Je poursuis mon mouvement avec un coup de pied pour tenter de le neutraliser. Encore une fois, il me bloque, mais, cette fois-ci, avec un coup de poing de sa main gauche dans ma cuisse. Enfin un adversaire à ma taille ! Son coup me force à rester sur place à cause de la douleur. Il prend avantage de la situation et m'envoie un coup au visage, quand soudainement on tousse assez fort à côté de moi pour attirer mon attention. Mon regard se tourne vers la source du bruit. Je n'ai même pas le temps d'en apprendre son origine : mon nez entre en collision avec les jointures de mon rival. Pris de douleur, je sens ma tête qui tourne et j'entends finalement la sonnerie de mon téléphone.

- *Oh pardon.*
- La prochaine fois, bloque-le avant de te tourner vers moi, dit mon Shifu, en me tendant mon téléphone. Tu n'entends pas ton téléphone sonner, mais quand je tousse pour attirer ton attention, tu te manges un coup au visage.

Je lui réponds avec un petit merci gêné, prends le téléphone, accepte l'appel et me dirige dans le couloir, en profonde agonie. Quelle honte ! « Oui, bonjour. » C'est le poste de police en plus ! On m'informe d'un meurtre. Un cadavre a été retrouvé dans une ruelle parallèle à Côte-des-Neiges. Une armoire à glace de plus de deux mètres est couchée sur le ventre avec un couteau à la main. La victime a été battue à mort. Ça, c'est ma spécialité !

En route vers la scène du crime, je commence à m'énerver. Rien ne m'énerve plus que de devoir interrompre mon cours de kung-fu, surtout que je le quitte

avec un sac de glaçons sur le nez. Ce cours fait partie de mon ikigai. C'est le seul endroit où je me sens accepté, contrairement au poste de police où on m'ignore parce que je suis le seul asiatique. À part Pascal, un des quatre noirs de l'établissement, et mes supérieurs, je ne parle à personne durant mes heures de travail. Et là, alors que je fais ce que j'aime dans un milieu où je me sens finalement à ma place, on m'oblige à le quitter. Je manque un cours de pousse-main en plus, un des seuls cours qui me permet de pratiquer mes techniques. Il faut que je pratique celles du Sub-Ji\*\* pour ne pas les oublier. C'est mon cours préféré depuis que j'ai commencé le kung-fu.

- *J'ai commencé en quelle année déjà ? À 12 ans, en même temps que mon frère. Ah ! Imagine si Flavien avait continué les cours de kung-fu. Je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je pense que j'aurais arrêté d'aller aux cours. On est incapable de rester dans la même pièce sans qu'un de nous deux éclate... Je veux qu'on l'oublie. Je ne l'ai pas effacé de ma vie pour rien. Je m'oblige à l'oublier. Je suis fils unique. Je n'ai jamais eu un frère qui s'appelle Flavien. Je l'ai effacé, c'est comme s'il n'était jamais allé au cours. Il n'est même plus dans le carnet des disciples de Shifu.*

J'arrive sur la scène du crime. Sans dire un mot à personne, je mets mes gants roses sans latex et m'accroupis aux côtés du mort. Il a déjà été retourné. Je commence à le palper pour vérifier et examiner toutes les blessures et les points d'impact. Le cadavre a beaucoup d'ecchymoses et d'os brisé. À vrai dire, la majorité de ses blessures sont de son côté droit. Plusieurs de ses côtes droites ont rompu sous le poids et le choc des coups. Après l'avoir examiné, je me lève pour avoir une vision d'ensemble, pour bien voir la scène. Après avoir récolté tous les détails à ma disposition, je peux finalement voir

la scène qui a mené à la mort de cet individu défilait dans ma tête.

- *Un méchant combat bien plus violent que celui que j'avais en cours il n'y a même pas 20 minutes... Attends. Je n'y crois pas. Le meurtrier utilise des techniques du Wong-Sing-Shoyli-fout. Les mêmes que moi ! Il utilise des mouvements du Sub-ji.*

Je regarde l'heure. 8h04. Le cours est fini depuis 4 minutes. Je cours à mon auto, conduit avec ma sirène portative semi-collée sur mon capo, brûle des feux rouges, esquive des piétons pour finalement arriver à 8h17. Shifu vient de sortir de l'établissement et se dirige vers le métro. Je me mets à son niveau et lui crie :

- *Shifu ! Monte je te reconduis chez toi.*
- *Ah ! C'est gentil, mais j'habite à Lasalle. Je ne pense pas que tu veuilles aller jusqu'à là-bas. Et de toute façon je préfère rentrer en métro. Ça va me permettre de finir mon livre.*
- *Tu le finiras chez toi Shifu.*
- *Non merci.*
- *Écoute, je pense qu'un de tes élèves vient de tuer quelqu'un.*

Encore choqué par la nouvelle, il me demande quand même si mon nez se porte mieux. Il m'a fallu quelques feux rouges pour commencer à lui parler de l'enquête. Alors qu'il regarde par la fenêtre de ma voiture, je commence à lui expliquer pourquoi j'ai quitté le cours et ce que j'ai découvert sur la scène du crime.

- *Donc, ma question c'est : est-ce qu'il existe d'autres écoles qui enseignent le Sub-ji ?*
- *Non, répond le maître sans hésitation.*
- *Alors le coupable ne peut qu'être un de tes élèves ?*

Mon Shifu soupire et, après un moment de silence, hoche la tête à contrecœur. Cela veut dire que le coupable ne peut qu'être qu'un disciple de son école. Tous ceux qui ont appris le Sub-ji sont maintenant des suspects, mis à part ceux qui étaient présents au cours d'aujourd'hui, puisque le meurtre s'est déroulé vers 6h30, trente minutes après que le cours ait commencé. Je sentais que cette nouvelle allait beaucoup troubler mon maître, qui réalise le danger d'enseigner des techniques mortelles.

Je lui ai demandé les noms, les informations et les coordonnées de tous les élèves qui sont assez avancés pour bien connaître le Sub-ji. Il garde dans son sac justement le carnet où le nom de tous les disciples est inscrit. Il me surligne tous les noms de ceux qui ont appris cette technique et me donne le carnet en me demandant de lui rendre. Il n'aime pas cette idée d'enquête.

Étonnamment, il y en a moins qu'une vingtaine. Pendant, les trois jours qui ont suivi, je suis allé chez eux, sur leur lieu de travail ou à l'école pour les interroger. J'avais demandé de l'aide à Pascal, parce que je connais la majorité des suspects. Je les avais tous déjà vus. C'était lui qui posait la majorité des questions. Il n'arrêtait pas de me demander pourquoi je ne léguais pas cette enquête à un de mes collègues. Selon lui, j'étais trop proche de celle-ci. Cependant, ce qu'il ne comprenait pas c'était que personne d'autre ne pouvait résoudre cette enquête. C'est comme si elle m'était destinée.

Après toutes ces démarches, un seul suspect sort de la masse : Alex Piatre, un jeune adulte de 23 ans, qui possède déjà un petit dossier criminel. Il a été arrêté à 17 ans pour vandalisme, intrusion et entrave à un policier. Il lui avait menti lors de l'arrestation. Par chance, il n'a pas fait de prison, seulement des travaux publics. Il est à l'école depuis près de 3 ans et est assez avancé. Il connaît les techniques du Sub-Ji et est rendu à la fin de la forme

du petit bâton. S'il a été retenu, c'est parce que son alibi ne tient pas la route. Alors qu'on venait de découvrir qu'il avait menti à nouveau à un policier, on m'informe d'un autre crime qui a aussi été réalisé sans arme à feu, mais avec un petit bâton. Cependant, ce ne peut pas être Alex, puisqu'il était en garde à vue pendant le meurtre.

On m'a toujours informé des crimes réalisés avec des armes blanches ou à la main, parce que j'arrive à visualiser les scènes de combats. Quand je suis sur la scène du crime, on n'a pas besoin de médecin légiste sauf s'il y a une arme à feu en jeu. Si je suis capable de voir le meurtre, c'est en partie parce que je maîtrise les arts martiaux.

Comme pour le premier meurtre, la victime a été battue à mort à l'aide de techniques provenant du Shoyli-fout, sauf que cette fois-ci, c'est avec un bâton. La victime a été abattue par un coup à la tempe droite. Tout cela est très bien, mais je ne sais toujours pas qui est le coupable, puisque ce n'est pas Alex. Son alibi ne fonctionne pas, parce qu'il était en train de faire une exploration urbaine dans des lieux abandonnés et peut-être quelque chose de plus illégal encore au moment du premier meurtre. J'ai dû le libérer, mais je garde toujours un œil sur lui. Au cas où il n'était pas tout seul.

Ne sachant pas quoi faire, je réinterroge les mêmes personnes, sauf que le nombre a diminué, puisqu'ils ne sont pas tous rendus au petit bâton.

Il ne faut même pas une journée pour que le tueur frappe à nouveau. Par contre, pour ce troisième meurtre, un sabre est utilisé pour tuer un cycliste. En examinant la chair fendue près d'une dizaine de fois, je réalise que le coupable est gaucher, grâce à l'angle des coupures. J'ai un *flash-back* et je me rappelle alors que le côté droit était celui le plus battu chez la première victime. Le coup à la tempe droite était maintenant explicable. En effet, quand

on est gaucher, on a plus tendance à frapper avec la gauche, et donc de faire mal à la droite.

Par contre, cela veut dire que le meurtrier a appris à manier le sabre de la main gauche et il n'y a que trois personnes à qui cela s'applique.

- *Si je me rappelle bien, un des trois élèves avait 45 ans et est mort d'un cancer du poumon, un autre était ce prodige qui aller fonder sa propre école à Londres et le dernier était... Je n'arrive pas à me rappeler du dernier.*

Je décide alors d'appeler mon Shifu, qui réalise qu'il avait lui-même aussi supprimé Flavien de sa mémoire. Ce dernier n'était nul autre que mon frère. Ce ne pouvait qu'être lui. Quelle mauvaise idée finalement de l'avoir oublié, à cause de ça il a été capable de tuer deux personnes de plus. Mon propre frère est un tueur en série. Quoique comme je l'ai dit plus tôt, je suis fils unique.

Pas longtemps après avoir eu ma révélation, je me suis informé pour savoir si Flavien était au bureau en appelant ses collègues, mais apparemment il a été viré parce que cela fait près d'une semaine qu'il a arrêté de travailler.

Pour la première fois en un an, je décide d'aller rendre visite à mon frère pour finalement mettre à terme cette enquête. Par contre, je dois y aller seul.

Alors que je monte à l'aide d'un ascenseur pour me rendre au dernier étage, là où se trouve l'appartement de Flavien, je me remémore les mauvais souvenirs de ma dernière visite chez lui. J'avais surpris la seule femme qui m'avait laissé rentrer dans sa vie, la seule femme qui allait m'aimer, en train de me tromper avec mon frère. J'avais oublié comment mon frère était riche. Flavien avait un penthouse au dernier étage d'un des bâtiments du Vieux Port avec la vue du fleuve Saint-Laurent, parce qu'il avait travaillé dans la bourse.

Arrivé à son entrée, je découvre que la porte est ouverte. J'entre en étant sur mes gardes et me retrouve dans une grande pièce qui ressemble un peu à un dojo. Dans une pièce adjacente, on voit et on entend mon frère prendre une ligne de coke. En levant sa tête, il me voit et pousse un cri de joie. Il s'avance vers moi pour me rejoindre dans le dojo.

- Tiens, tiens, qu'est que tu fais ici Monsieur le détective ? Tu m'as pris en flagrant délit, dit-il en se frottant le nez intentionnellement.

- *Je sais que c'est toi Flavien.*

Il sourit et je continue

- *Je sais que c'est toi qui as tué...*

- Bravo, dit-il en me coupant. Ça t'a pris du temps dit donc. On m'avait dit que tu étais le meilleur détec...

Je le coupe.

- *Je suis venu t'arrêter.*

Le tueur me fait dos et marche en direction de la hallebarde chinoise la plus proche de lui.

- Tu sais que j'y ai pris goût. Ça me fascine, je ne regrette rien. Ah oui ! C'est vrai, papa et maman n'ont pas eu le temps de te le dire. Ils sont morts quelques jours après avoir appris ma véritable nature.

- *De quoi tu parles ?*

- Je suis un psychopathe.

Il ramasse son arme et continue :

- Je ne vais pas me laisser emmener si facilement. Si tu veux m'arrêter, il va falloir que tu me neutralises dans un combat de hallebarde. Tu dois être rendu bon, étant donné le nombre de fois que tu vas aux cours. Je pense que t'as une chance de gagner.

Je lui souris. Lui tourne le dos pour aller chercher l'arme, et en marchant lui dit :

- *C'est dommage qu'on n'ait jamais réussi à développer une relation saine entre frères. Si tu n'avais pas couché avec la femme de ma vie, je t'aurais demandé d'être mon témoin à mon mariage. Mais il a fallu que tu sois un fils de...*

Un coup de feu résonne dans la salle d'arts martiaux.



## Maitre-chanteur

Anna Mariaud de Serre



« J’aurais pu être l’un d’eux ou le criminel », se dit Vladimir Bass devant le corps inanimé, familier et étranger à la fois. Il ne fait que son travail d’enquêteur, mais ce vide en lui se remplit et sa vie prend une nouvelle direction le 29 avril 2019.

Bass est un commissaire de 35 ans au physique peu ordinaire. Il est grand, fin et sec, ses cheveux, blonds et longs, semblaient toujours sales, mais soignés. Bass les attachait toujours en chignon collé contre sa nuque. Ça le rassurait de ne pas avoir la nuque ouverte au monde. Ses yeux tristes étaient entourés de cernes bleus toujours très marqués. Il avait le regard « perdu », disaient ces collègues qu’il gardait à distance. Ses mains étaient, contrairement à tout le reste, un peu féminines, et quand il attachait ses cheveux, toute une délicatesse respirait de ce mouvement très préparé. Il s’habillait toujours à l’anglaise. Un pull col roulé et un pantalon de velours noir. Ses chaussures étaient luisantes, il semblait y mettre énormément d’effort chaque matin. On racontait qu’il s’était brulé tout le bras droit, le cou et le torse dans un incendie idiot, lorsqu’il était tout jeune. Depuis, il ne se montrait jamais et ne parlait que pour dire des choses essentielles. Personne, dans tout le commissariat central du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, ne connaissait sa vie. Vladimir Bass restait un mystère pour tous. Commissaire d’expérience, on le voyait errer sur les quais de Seine. Son appartement était un deux-pièces vide, froid, les volets fermés au soleil, au-dessus d’un cinéma bruyant du centre de Paris. Il se sentait rassuré de savoir que la vie bougeait autour de la sienne. Il voulait être seul au milieu du monde qu’il observait et analysait sans arrêt. Défaut

professionnel. C'était tout juste si on le connaissait dans le quartier.

Un an plus tôt, dans le cimetière du Montparnasse, Jean Friesen pleurait la mort de son père. C'était un homme respectable que Jean admirait tout simplement. Ce jour-là, il sentit monter en lui un désir de vengeance éclatante en croisant le regard de ces hommes culotés. Il savait que c'était le moment d'agir. Jean vivait dans un univers simple, mais désordonné. Ses papiers flottaient partout dans la salle, manipulés par le vent. Il dormait dans son bureau, situé dans un quartier chaud des nuits parisiennes. Il avait été entouré depuis son enfance de belles-de-nuit, avec une mère nymphomane. Il en voulait à sa mère, morte deux mois plus tôt, de l'avoir forcée à garder le silence, de l'avoir fait chanter et d'avoir manqué de respect envers son père de multiples fois. Trop de fois.

Il travaillait depuis dix ans comme détective privé pour hommes cocufiés. Il ne manquait jamais de travail, la file d'attente était longue. Ces hommes millionnaires vivaient tous dans l'univers de luxe de la haute bourgeoisie parisienne. Leurs femmes stéréotypées, à la plastique refaite, superficielles et sans cesse en besoin d'aventures, rencontraient leurs amants, jeunes et bronzés, dans des lieux populaires, les hôtels du XVIIIe, derrière le haut de la butte Montmartre. Le 23 mai 2018, trois hommes, dont un bougrement parano, monsieur Dulac, s'étaient présentés l'un à la suite de l'autre au bureau de Jean, au bout d'un couloir sale et bruyant. Le discours était toujours le même : « Soyez discret et si vous voyez quoi que ce soit de pas normal prenez les photos ! »

« Normal », pensait Jean en lui-même, en regardant ces gros bien trop propres sur eux, puis leur cash sur le bord de la table. La mission était simple. Les trois

femmes étaient comme toutes les autres, elles en avaient après l'argent et ne voulaient en aucun cas quitter leur confort de princesse. Des proies faciles pour Jean. En quelques clics le tour était joué.

Quelques semaines plus tard, Vladimir Bass lisait son quotidien quand il reçut l'appel du patron, Monsieur Pil, commissaire en chef, à propos d'une nouvelle enquête que personne ne voulait. Ça sentait mauvais. Il s'agissait d'un meurtre. Le meurtre de Jacques Jovelin. Sur la scène du crime, son corps à terre, nu, le visage empourpré par les heures. Le crime datait de 24 heures. Vladimir ne trouva aucune trace. Des allers-retours, c'est tout ce qu'il fit entre le corps et la porte d'entrée de cette chambre. Il ne trouva pas de piste ni de trace, aucun cheveu, aucun papier, pas même une empreinte. Rien ne semblait avoir été laissé par l'assassin, à un détail près : l'annuaire gauche manquait. « Un lien avec son mariage », en conclut Vladimir. Après quelques recherches, il découvrit que sa femme, Lucie Jovelin, était morte il y a de nombreuses années. Il écarta la question d'une vengeance amoureuse. Alors?

Peu de temps après la mort de ce pauvre homme, le commissariat reçut un appel. L'homme au téléphone, en panique, mâchait ses mots. Personne ne le comprit. Vladimir se dépêcha de se rendre à son domicile, il se retrouva encore une fois dans une chambre. L'homme était dans le même état que le précédent. Toujours aucune trace. Le criminel est malin, très fort. Vladimir ne comprenait rien. Seule trace laissée derrière lui: le doigt manquant. Ce doigt synonyme de fidélité, le cœur de Vladimir se serrait.

Jean, chez lui, allongé, satisfait, il avait presque toutes les photos qu'il souhaitait. Il était bercé par *Silence* de Beethoven, dans sa folie et ses rêves. À quoi rêvait-il?

Les maris étaient rassurés par Jean, rien à craindre, leurs femmes étaient droites et ne faisaient pas les choses à moitié. Elles restaient fidèles dans leurs engagements. Jean réussissait à rester discret et à ne pas se faire prendre.

Le 29 avril 2019, un appel en milieu d'après-midi interrompit Vladimir dans ses recherches. Il pensait commencer à avoir des pistes concernant les deux crimes précédents. Il avait repéré quelques points communs les reliant :

- C'était deux entrepreneurs de la même entreprise.
- Tous les deux mariés très jeunes.
- Se retrouvaient au même bar populaire de Paris, « Les trois huit ».

Il venait tout juste de commencer à regarder les hommes ou femmes du même cercle d'amis quand le téléphone se mit à sonner. Plus fort que d'habitude. Quelques instants plus tard, il avait disparu de son bureau. Le téléphone pendait, attaché au fil, la chaise était encore chaude et tremblante. Il était parti comme un coup de vent, laissant tout le commissariat sans voix. Il venait d'apprendre le suicide de son ami d'enfance ... une période compliquée pour lui.

En arrivant sur les lieux, il comprit de suite que ce n'était pas un suicide, mais une mise en scène. Le pistolet dans sa main droite ne laissait aucun doute, il connaissait Jean, il était gaucher.

Il se retourna et réalisa qu'une femme s'était cachée dans le fond de la pièce, personne ne l'avait remarquée. Elle avait assisté à toute la scène. Tout se passa si vite, et Vladimir n'arrivait pas à la faire parler. C'était une fille aux lèvres refaites, au nez comme une fine lame de rasoir, elle tremblait, son visage était tout pâle et elle avait la gorge nouée. Aucun mot ne pouvait sortir, son regard appelait à l'aide. Son mascara foncé

coulait le long des joues et son rouge à lèvres était de travers. Elle avait ses vêtements dans les bras pour se cacher du regard de tous ces hommes curieux, ses cheveux attachés dénudaient son cou. Ses jambes étaient fines, seul un pied portait une chaussette, les orteils de l'autre laissaient briller un vernis écarlate.

Le commissaire quitta vite les lieux pour se rendre au bureau de Jean. Vladimir fit une découverte des plus choquantes. Des photos de femmes et d'hommes nus. Il ne comprit pas sur le moment. Il les regardait dans tous les sens, il s'agissait de clichés originaux qui semblaient ne pas avoir été donnés aux destinataires. Pourquoi Jean avait gardé ceux-là et aucun autre? Il fouillait plus loin, plongeait sa main dans la noirceur du tiroir puant le plastique. Ce n'était pas le plastique, c'était dur, froid et long, le plastique recouvrait deux objets. Un frisson traversa tout son corps. À la vue de sa trouvaille, un pan de son enquête prenait fin. Ces bouts de doigts marqués de la trace des alliances laissaient le commissaire Bass deviner l'identité de l'assassin. Une seule question trotta dans sa tête : comment et pourquoi avait-il fait ça? Son seul moyen de comprendre était d'aller retrouver cette femme apeurée.

*Dans le bureau trois heures plus tard, Vladimir la questionnait sans relâche.*

- Connaissez-vous cet homme ? commença-t-il, ému.
- Je ne l'avais jamais vu avant cette nuit-là... répondit la femme, honnête.
- Alors que faisiez-vous dans cette chambre avec cet accoutrement ?

Elle baissait les yeux doucement...

- Répondez !

Un silence suivit, elle finit par s'expliquer en fondant en larmes.

- Je.... ne.... le voulais pas, non.... Je.... C'était la première fois vous comprenez. Je vous le jure ! je ne connais pas cet homme ! Nous nous sommes donné rendez-vous, mais c'était son idée pas la mienne. Je ne voulais pas... je ne le voulais pas ça.
- Soyez plus claire, il ne va rien vous arriver, mais vous pourriez courir un grave danger si vous ne coopérez pas.
- Nous allions faire l'amour...
- Mais Jean, qu'avait-il à faire là-dedans ?
- Je ne sais pas, tout s'est enchainé, Jean, comme vous dites, nous a pris en photo, puis l'homme dans mon lit est parti en courant. J'étais seule quand Jean s'est fait tirer dessus par un type qui avait dû le suivre ou savait qu'il était là. Mais juste avant ça, il se mit à me parler de.... Vengeance, et qu'il garderait de révéler à mon mari mes rendez-vous secrets, si je l'aidais à tuer un homme...
- Vous avez accepté bien sûr. Pfff...
- Nous allions nous rencontrer le lendemain à la même heure au...
- Assez!

La femme sortit du bureau et Vladimir était plus confus que jamais, il n'arrivait pas à faire les liens dans sa tête. Quand tout s'éclaira.

Jean avait revu, à l'enterrement de son père, tous les hommes avec qui sa mère le trompait. Deux d'entre eux étaient morts dans un très court laps de temps et de la même façon. Il ne les avait pas reconnus. Ou ne voulait-il pas les reconnaître. La même trace était laissée par Jean, celle de l'annulaire coupé en symbole de tromperie. Il vengeait son père. Il était à l'origine des crimes et utilisait les photos pour faire chanter ces femmes faibles afin

d'arriver à son but, tuer tous les amants de sa mère. Le chauffeur était celui du troisième client de Jean, Monsieur Dulac, un homme anxieux, qui avait fait suivre Jean pour être sûr qu'il n'entre pas en contact avec sa femme. Si c'était le cas, le chauffeur avait reçu l'ordre de tuer Jean sur-le-champ et de simuler un suicide. Il n'avait pas pensé à la femme qui était sur les lieux et qui allait être témoin de ce malheureux crime.

Après avoir fait tous les liens de cette enquête, Vladimir Bass s'arrêta et se souvint. Pendant toute sa vie, un vide avait rempli son cœur, ce manque d'amour qu'il avait donné à cette femme. Cette femme qu'il idéalisait, cette femme si droite et bienveillante, cette femme au final salissait le nom de son ami. La mère de Jean Friesen n'eut plus la même place dans le cœur de Vladimir dès cet instant. Devant ce corps silencieux qu'il connaissait si bien, il se questionnait dans la pénombre et se remit en question. Il pensa : « J'aurais pu être l'un d'eux ou son fils ».





Du sang. Du sang partout. Du sang sur les coussins dorés. Du sang sur les draps blancs. Du sang sur ses cheveux châtain. Du sang sur sa peau douce. Du sang partout. Tout est en désordre. Ce n'est pas propre. Je ne suis pas capable de regarder. Je détourne le regard et je me dirige vers mon coffre-fort. Ma femme est morte, mais cela ne change rien. Absolument rien. La seule chose à laquelle je pense c'est mon pendentif. Mon bijou de collection préféré : le plus beau, le plus important. Je n'ai même pas besoin de l'ouvrir. Je sais déjà qu'il a été enlevé. Le coffre-fort a mal été refermé : on peut voir la fine ouverture de la portière. La porte de la chambre claque derrière moi.

- Astor, vous m'avez appelé ? me demande mon valet Victor Robbins, essoufflé.
- Oui, en effet. Ma femme, comme tu peux le constater, est morte. Et mon bijou, mon précieux bijou, a été enlevé. Je dois à tout prix retrouver le coupable avant qu'on arrive à New York. Nous sommes sur le Titanic. Il ne peut pas être bien loin.

Je regarde autour de moi. La couverture. Elle a été déplacée. Avant que je quitte la chambre, il y a quelques heures, elle était sur le lit, exactement à l'endroit où Madeleine est présentement. Maintenant, elle est sur le dossier de la chaise juxtaposant la commode. Le coupable tenait à ce que la couverture ne soit pas salie par le sang. Personne de la haute bourgeoisie ne se serait préoccupé d'un tel objet sans valeur. Il est donc évident que le coupable est pauvre, par conséquent, une personne de la troisième classe ou un membre de l'équipage.

- Robbins, viens avec moi. Tu dois m'accompagner dans cette quête afin de retrouver celui ou celle qui a commis ces crimes.

Je sors de ma chambre, suivi par Robbins, qui ne semble pas être le plus enthousiaste face à cette enquête. Nous nous dirigeons à grands pas vers le grand escalier, qui pourra par la suite nous amener dans les étages inférieurs, où résident les gens de la troisième classe. En descendant les escaliers, je sens une tension chez les autres passagers. Ils ont tous une expression de panique affichée sur leur visage et ils semblent tous vouloir se diriger vers l'extérieur. Quelque chose ne fonctionne définitivement pas. Peut-être sont-ils au courant du meurtre et du vol de la chambre c62-64?

C'est à ce moment que je comprends. En bas des escaliers, j'aperçois un membre de l'équipage distribuer des vestes de sauvetage à tous les passagers. Je les entends répéter sans cesse : « Venez chercher votre veste de sauvetage et dirigez-vous vers le pont extérieur! »

- Que se passe-t-il exactement, monsieur? demande Robbins.
- Il y a trente minutes, un iceberg a heurté le paquebot. Le Titanic est en train de couler messieurs. Nous croyons que d'ici deux heures, il sombrera à tout jamais dans les profondeurs de l'Atlantique, nous rétorque un membre de l'équipage en nous donnant une veste de sauvetage.

Je dois le tuer. Je dois trouver ce coupable et le tuer de mes propres mains avant que ce foutu bateau coule. Je suis prêt à faire n'importe quoi pour tuer le salaud qui a volé mon bijou.

-Robbins. Écoute-moi bien. Il nous reste peu de temps à vivre tous les deux. Je sais que tu aimerais que je te laisse

seul afin que tu puisses te préparer pour ce qui s'en vient, mais tu es avant tout mon valet et tu resteras à mon service jusqu'à ce que je prenne mon dernier souffle. Est-ce clair?

- Cristal monsieur.
- Très bien. Bon, allons voir les couchettes de troisième classe. Je suis certain qu'on trouvera un indice.

Nous décidons de prendre un raccourci par la salle à manger de la première classe. Le souper vient de se terminer, ce qui explique tous les couverts sales sur les tables. C'est à ce moment que je la ressens : l'inclinaison. Elle est légère, fine, à peine remarquable, mais je la ressens. Je vois les ustensiles se déplacer tranquillement le long des tables, le vin dans les verres vouloir s'échapper de leur contenant, les cristaux des chandeliers vibrer... Mais surtout, je sens le déséquilibre en moi. Sans mon bijou, je ne suis rien, je ne vauds rien. C'est le seul objet qui me procure le moindre bonheur. Il y a ma femme aussi, mais elle est moins importante...

Il y a un couteau, sur une table au loin, qui semble ne pas être comme les autres. Je m'en approche et le prends dans mes mains.

- J'avais raison. Regarde. Ce couteau n'est pas doré, comme les autres couteaux de première classe. Il est plutôt argenté et il semble plus vieux, moins poli. Au fait, quand j'y pense, ne t'ai-je pas déjà vu avec un couteau du même style?
- Est-ce que vous êtes sérieusement en train de m'accuser d'avoir tué votre femme et d'avoir volé votre bijou le plus précieux, M. Astor? répond-il, insulté.
- Bien sûr que non. Mais je crois que c'est quelqu'un appartenant à ta classe qui a tué ma femme avec ce couteau.

Je le regarde plus attentivement. Je remarque alors de petites taches de sang sur celui-ci. C'est évident. Je tiens l'arme qui a tué ma femme dans les mains. Je ne me sens pas bien. Je pense à mon bijou, mon précieux bijou.

- Le bateau en en train de couler. Nous devons nous dépêcher. Nous n'avons pas de temps à perdre. Allons voir les quartiers de l'équipage et des domestiques. Peux-tu m'y amener?
- Je ne crois vraiment pas qu'il soit nécessaire de se rendre jusqu'aux quartiers monsieur. Je ne pense pas que le coupable soit un membre de l'équipage. De plus, le couteau n'est pas une vraie preuve. Si ça se trouve, celui-ci appartient probablement à un valet qui était pressé d'aller voir son maître et qui l'a déposé sur une table afin de s'en débarrasser. Le soi-disant sang sur le couteau peut bien être de la purée de canneberges aussi, réplique-t-il en un souffle, en replaçant frénétiquement son veston par-dessus sa chemise.
- Non. J'exige que tu m'y amènes. Je suis ton patron après tout. Tu es dans l'obligation de m'obéir.

Robbins m'amène donc, lentement, vers les quartiers de l'équipage. Je le sens nerveux. Sa tête baissée, son dos courbé, ses mains tremblantes, il y a quelque chose qui cloche chez lui.

En arrivant aux quartiers, nous remarquons qu'il y a un problème auquel nous n'avions pas pensé : dans cette section du paquebot, les pièces sont déjà en partie inondées. Je ne peux pas mourir sans avoir tué le coupable. Je dois y aller.

L'eau est glaciale. Je ne sens déjà presque plus mes pieds ainsi que mes mains. Nous sommes inclinés, ce qui nous rend la tâche difficile pour se déplacer. Je ne sais pas par

où commencer. Je cherche des indices, mais je ne sais pas comment les trouver. Tout est trop en désordre. Je ne suis pas capable de déduire quels objets ont été déplacés en raison du bateau qui coule.

Robbins est loin derrière moi. Il marche tranquillement dans l'eau en ne cessant de replacer son veston par-dessus sa chemise. Je sens que si je détourne le regard, il va tenter de s'enfuir.

C'est lorsqu'il finit par me rejoindre que je remarque le rouge. Il y a de minuscules taches rouges dans l'eau qui suivent Robbins. Son veston remonte alors à la surface de l'eau, dévoilant sa chemise tachée de sang qui se dilue dans l'eau. Le déclic se fait immédiatement dans ma tête.

- Peux-tu m'expliquer le rouge sur ta chemise?

Robbins me regarde droit dans les yeux. Il semble fou furieux.

- Depuis que vous êtes tout petit, je suis votre valet. Vous m'avez fait vivre une vie de misérable. Vous m'avez traité comme un esclave, comme un moins que rien. Je voulais vous faire souffrir de la même manière dont vous m'avez fait souffrir. Je vous connais. Je sais ce qui vous tracasse, ce qui vous fait peur, ce qui vous rend heureux. Depuis les agressions de votre père, vous n'êtes que bête et méchant avec tout le monde. Je sais que tuer votre femme n'était pas assez. Trancher sa gorge avec un couteau n'était pas assez. Ce que vous aimez vraiment, c'est votre bijou, votre stupide bijou, dit-il en le sortant de sa poche de pantalons.

Je n'en reviens pas. Mon valet. Mon propre valet. Je croyais que s'il y avait une personne au monde qui m'aimait, c'était lui. J'avais tort. Tout change en moi. Je

ne me sens pas bien. Le désordre, plus que jamais, me trouble. Je veux le tuer. Je dois le tuer.

Je fonce. Je lui saute dessus, mais il réussit à m'esquiver et il s'enfuit à toute vitesse. Je ressors de l'eau et je suis attentivement les traces que Robbins a laissées avec ses bottes mouillées. Je dois me dépêcher, car l'eau sèche rapidement.

Je suis maintenant de retour devant le grand escalier et je suis figé. Tout le monde bouge autour de moi. Certains crient, d'autres courent. Tout le monde essaie de se sauver. Je ne suis pas capable de me concentrer. Le bruit, les gens qui me bousculent, je suis déséquilibré.

Je regarde par terre, attentivement, pour trouver des traces de ses chaussures. Je les vois enfin, devant la porte qui mène au pont extérieur. Elles sont pratiquement imperceptibles, mais je les vois. Je sais qu'elles appartiennent à Robbins, en raison de la forme de l'eau salie, qui correspond au dessous de ses chaussures.

Je cours. Je pousse la porte. Je tasse toutes les personnes qui sont sur mon chemin. Je dois m'accrocher à chaque objet solide que je trouve, parce que le paquebot est désormais trop incliné.

J'aperçois enfin Robbins, au loin, qui discute avec des hommes de première classe. Il semble vouloir leur vendre mon bijou. Je m'approche d'eux subtilement, afin que Robbins ne me voie pas. J'entends un des hommes dire : « Je ne peux pas te l'acheter. Comment puis-je savoir qu'il est fait de vrais diamants? Après tout, tu n'es qu'un valet. » Les hommes le regardent d'un air condescendant et le laissent seul. C'est ma chance.

Je suis maintenant derrière lui. Je prends son cou dans mes mains et je le serre de toutes mes forces. Il réussit à se défaire de mon emprise et se sauve en courant. Il saute par-dessus bord et il tombe dans l'eau.

J'ai une décision à prendre. Dois-je rester sur le Titanic et essayer de me sauver, ou je saute aussi? Dans

ma tête, le choix est déjà fait. Je saute dans l'eau le rejoindre. Le choc de l'eau froide me fige. C'est comme si mille couteaux venaient de me transpercer le corps. Je dois rester concentré. Je veux le tuer. Je dois le tuer. Le voilà. Il semble vouloir s'éloigner le plus loin possible du bateau. Je nage vers lui. Je donne tout ce que j'ai. Toute ma colère, toute ma tristesse, absolument toute mon énergie est dirigée vers Robbins. Je finis par le rattraper. Cette fois-ci encore, il ne me voit pas. Je lui arrache le bijou des mains et je le mets autour de son cou. Je le serre tellement fort que je tremble. Son visage est rouge. Les diamants du bijou finissent par percer des petits trous dans sa peau. Il y a du sang. Du sang partout.



## Le Tableau

Andrée-Anne Roy



Je m'approche. Je suis sur le point de commencer une nouvelle enquête. J'ai la barbe bien taillée et les cheveux bien peignés. Parfait. Suis-je prêt? Suis-je assez fort pour revivre tout ce que j'ai vécu, risquer de ne pas dormir et de passer des nuits à réfléchir sur les possibles dénouements de l'enquête? Mon trouble obsessionnel compulsif risque de refaire surface comme toujours. Je me connais, le manque de sommeil dû à mon trouble me rendra violent et agressif. Je suis peut-être trop vieux pour tout ça maintenant. Je n'aurais probablement jamais dû ouvrir cette lettre de demande d'enquête.

- M. Lefler! dit l'homme en me voyant devant sa maison.

Et merde! Il m'a vu. Il est maintenant trop tard pour rebrousser chemin. Allez, Rudolf, monte les escaliers. Un, deux, trois, quatre...

- Bonjour Monsieur! me dit-il.
- Bonjour. Commençons.
- Oui, bien évidemment. Je vous ai donc écrit une lettre pour que vous m'aidiez à comprendre pourquoi je n'ai pas été admis à l'Académie des Beaux-Arts. Cette école est mon rêve. Je ne peux concevoir de ne pas y aller.
- N'avez-vous pas pensé à leur demander la raison de votre refus?
- Oui, évidemment. Ils m'ont répondu que je ne devrais plus peindre, que je serais mieux de me diriger vers l'architecture.
- Et donc? Pourquoi ne pas faire ce qu'ils disent?

- Je le sens, dit mon client. Je sens qu'il y a autre chose.
- D'accord... Je vais évaluer tout ça et commencer ma petite enquête. Je vous communique les informations dès que j'en ai. Bonne journée M. Hitler.
- Bonne journée.

Tout ça est bien étrange. Pourquoi être aussi sceptique par rapport à son refus? Pourquoi ne pas seulement réessayer l'année prochaine? Rudolf, réfléchi... Je dois me rendre immédiatement à l'Académie des Beaux-Arts pour rencontrer le jury qui a évalué les œuvres de l'examen d'entrée. Demain, j'aurai compris ce qu'ils pensaient réellement de l'œuvre. Après demain, je demanderai à voir l'œuvre et nous verrons pour la suite. Cela me semble être un bon plan. Si tout est sous contrôle, j'aurai découvert le problème d'ici trois ou quatre jours. Maintenant, direction l'Académie de Vienne.

L'Académie est magnifique. Tout en simplicité de l'extérieur, mais si luxueux à l'intérieur. Je n'ai jamais vu autant d'œuvres au même moment. Il y a des tableaux avec leurs cadres remplis de détails gravés dans le bois, des œuvres peintes directement aux murs et aux plafonds et des mosaïques immenses. Au-dessus de ma tête, le plafond est fait en coupole avec une magnifique mosaïque à l'intérieur. On peut voir huit anges avec leurs ailes et leurs auréoles devant un fond en or. C'est absolument incroyable. Devant moi : une salle. Je rentre à l'intérieur. C'est un local d'art. Vingt-huit chevalets sont placés en cercle autour d'une plateforme qui semble être l'endroit où une personne ou un objet se fera reproduire. Tellement de matériel est à disposition : de la peinture de toutes les couleurs possibles, des dizaines de pinceaux de tailles différentes, des outils de toutes sortes de formes...

- Puis-je vous aider? me dit un homme, m'interrompant dans mes pensées.
- Oui. Je suis à la recherche des professeurs ayant participé au comité de sélection des candidats admis cette année.
- Pour quelle raison?
- C'est à des fins d'enquête. Je suis Rudolf Lefler, enquêteur de profession, dis-je en lui montrant mon badge.
- D'accord, suivez-moi.

Je le suis. L'homme semble savoir où aller. Cette Académie est si grande. Avec toutes les œuvres à regarder sur les murs, je ne me concentre pas sur le chemin. Je me perdrais à coup sûr si j'avais à me déplacer par moi-même.

- Professeur Griepenkerl? dit mon guide.
- Oui?
- Quelqu'un désire vous rencontrer.
- Faites-le entrer.

Mon guide me fait un signe d'entrer. Je le remercie.

- Que puis-je faire pour vous? dit le professeur Griepenkerl.
- C'est au sujet de l'examen d'admission à l'Académie.
- Oui...
- Un candidat du nom d'Adolf Hitler m'a contacté afin que je fasse mon enquête sur la raison de son refus.
- Pas besoin d'une enquête pour ça. Il est déjà venu me voir et je lui ai expliqué qu'il ne devrait pas

peindre. Sa façon de faire n'est pas ce que l'on recherche ici, à l'Académie.

- Comment cela?
- Il peint de manière bien trop brusque. Il ne fait pas attention aux détails. M. Hitler ne semble pas être capable de faire voir le réalisme de la vie dans ses peintures. Il est bien trop abstrait dans sa façon d'appliquer la peinture et il n'a pas de technique.
- Serait-il possible de voir son œuvre? demandais-je.
- Bien sûr, si c'est ce qui peut vous aider dans votre « enquête ».

Le professeur Griepenkerl se dirige vers une pièce annexée à son bureau. J'attends. Je devrais peut-être prendre des notes. Une feuille... Une feuille... La lettre que M. Hitler m'a envoyée fera l'affaire. Je commence à noter : trop brusque, pas de détails, manque de réalisme, trop abstrait, ne devrait pas peindre.

- Voilà son œuvre, dit le professeur en me tendant une toile plutôt originale.
- Puis-je la garder pour pouvoir l'observer plus en détail?
- Je suis désolé, mais l'œuvre ne peut pas quitter l'Académie afin d'éviter le plagiat ou l'endommagement de la toile. Par contre, je pourrais vous trouver un local où vous seriez assez tranquille pour entendre vos pensées.
- Cela me semble une bonne idée, dis-je.
- Parfait, suivez-moi.

Je suis le professeur dans les nombreux couloirs de l'Académie. Celui-ci nous fait monter deux étages et continue à marcher le long d'un couloir mal éclairé. Il

marche d'un pas rapide. J'ai de la difficulté à voir les sculptures et les toiles autour de moi. Seulement les couleurs plus claires me sont visibles, ce qui crée un certain effet de clair-obscur dans chaque œuvre. Le professeur s'arrête et déverrouille une porte.

- Voilà une salle à l'abri de tout bruit pouvant vous déranger. Me rapporter le tableau dans une heure semble-t-il bon pour vous?
- Oui, cela devrait m'être suffisant.
- Si vous avez davantage de questions, n'hésitez pas à revenir me voir à mon bureau. Vous savez maintenant comment vous y rendre.
- Oui... bien évidemment, dis-je en ne sachant pas du tout comment revenir à son bureau.

Allez, Rudolph, commence à réfléchir. Prendre des notes. Ne jamais arrêter d'observer et de prendre des notes : œuvre plutôt avant-gardiste, ne se conforme pas aux règles traditionnelles, les couleurs sont peu mélangées, ce qui semble être une femme est très loin du réalisme. Je repasse la peinture de haut en bas et je ne vois rien qui me semble anormal, à l'exception du style particulier. Ai-je manqué un détail? Lorsqu'un artiste peint, il commence par choisir sa toile. Celle-ci semble normale. Ensuite, l'artiste choisit sa peinture et commence à peindre. La peinture utilisée semble bien normale. Les coups de pinceau me semblent rapides à certains endroits, mais encore, rien d'étrange. Après avoir terminé son œuvre, l'artiste la laisse sécher un bon moment. Peut-être qu'il se serait passé quelque chose lors du séchage de l'œuvre. Prends des notes Rudolf, prends des notes. À moins que... J'ai trouvé! C'est la signature. Ce n'est pas la même que celle de la lettre que M. Hitler m'a remise. Il est écrit « Hitler », mais la calligraphie n'est pas du tout la même. Quelqu'un a essayé de saboter

son admission à l'école. Je dois absolument parler de cela à M. Hitler demain à la première heure.

J'ai réfléchi toute la nuit. Quelqu'un essaierait-il de se venger? M. Hitler a-t-il un ennemi qui serait prêt à ruiner son tableau d'admission à l'Académie des Beaux-arts de Vienne pour lui faire du mal? Tant de questions sans réponse! Je dois continuer mon enquête auprès de lui.

- M. Lefler! Bonjour. Avez-vous des nouvelles à propos de mon admission? me demande M. Hitler, après m'avoir fait entrer chez lui.
- Oui, justement. J'aurais aussi quelques éléments à clarifier avec vous.
- Oui, sans problèmes. Quels sont-ils?
- Premièrement, pensez-vous connaître quelqu'un qui soit suffisamment votre ennemi pour vous faire du mal?
- Non, définitivement pas, me répond-il.
- Bien. Deuxièmement, comment décrieriez-vous votre œuvre en trois caractéristiques?
- Pourquoi cette question?
- Répondez s'il vous plaît.
- D'accord. Je dirais le respect des proportions, l'attention aux détails et finalement, l'exactitude de la reproduction.
- C'est ce que je croyais... dis-je à voix basse.
- Ce que vous croyiez?
- Selon mes déductions, votre œuvre n'est pas celle qui aurait été présentée au jury sous votre nom. Il y aurait eu une sorte de remplacement ou d'échange d'œuvre.
- Mais comment est-ce possible? Pourquoi s'en prendre à moi? me questionne-t-il, irrité.
- Laissez-moi finir. Hier, lors de ma visite à l'Académie, un certain professeur Griepenkerl

m'a montré votre œuvre et m'a permis de l'analyser. Je prenais des notes sur la lettre que vous m'aviez envoyée et j'ai remarqué votre signature sur celle-ci.

- Quel est le problème avec ma signature?
- Attendez. La signature qui se retrouve au bas de la toile n'est pas la même que celle sur la lettre. Quelqu'un aurait essayé de copier votre signature.
- Comment est-ce possible? Peut-on retrouver le coupable? me demande-t-il, inquiet.
- Je vais retourner à l'Académie aujourd'hui afin de pouvoir discuter de la situation avec le professeur Griepenkerl.
- D'accord. Recontactez-moi lorsque vous aurez plus d'informations.

Si ce crime n'est pas un acte porté directement vers M. Hitler, quel est-il? Un acte contre l'Académie? Un geste allant à l'encontre des pensées du gouvernement? Une simple farce ayant de grandes répercussions? Comment le savoir? Peut-être que le professeur pourra me référer à des gens qui en sauraient davantage sur le crime.

- M. Griepenkerl?
- Oui? dit-il regardant autour de lui. Ah, c'est encore vous.
- Oui. J'ai découvert que quelqu'un a tenté de saboter l'œuvre de M. Hitler.
- Que me dites-vous là?
- La signature sur l'œuvre ne correspond pas à la réelle signature de monsieur. Regardez, dis-je sortant la lettre de M. Hitler de ma poche.
- Il y a en effet une différence dans les signatures, me répond-il après être allé chercher la toile dans son entrepôt.

- Pensez-vous savoir qui aurait pu faire une telle chose?
- Les seules personnes pouvant être mal intentionnées dans cet établissement sont les élèves. Nous devrions les interroger d'une manière ou d'une autre.
- Oui, certainement. Par contre, il est si facile pour ceux-ci de nous mentir. Nous devons penser à une façon de faire qui sera infaillible.
- Leur faire des menaces?
- Non, il ne faut pas les avoir à dos. Il faut qu'ils nous fassent confiance et ne se posent pas de questions. J'ai trouvé! Nous pourrions leur faire écrire un petit texte en leur posant une question quelconque afin de pouvoir comparer leur écriture avec celle de la signature sur le tableau.
- Quelle bonne idée! Demandons-leur ce qu'il pense de l'éducation à l'Académie en quelques lignes.
- Oui, si vous voulez.
- Je vais transmettre un message aux élèves disant qu'ils doivent absolument répondre à cette question d'ici la fin de la journée et venir me porter leur réponse à mon bureau.
- Excellent. Je reviendrai à la fin de la journée afin de récupérer les réponses.
- À plus tard!

Quelle idée géniale que de demander aux élèves de nous écrire. Cela facilite énormément le processus. L'Académie des Beaux-Arts de Vienne offre une éducation très exclusive. De nombreuses personnes y sont refusées, donc peu de gens sont admis. Je ne devrais pas recevoir plus de 32 réponses. Ce travail ne sera pas trop difficile selon moi. Je retournerai donc à l'Académie vers

la fin de l'après-midi. Cela devrait laisser assez de temps au professeur pour recueillir toutes les réponses.

- M. Lefler, vous voilà. J'ai commencé ma petite enquête personnelle en comparant les signatures avec celle du tableau et je crois avoir quelques pistes.
- Racontez.
- En regardant bien la forme des lettres, j'ai trouvé deux réponses qui semblent pouvoir concorder.
- Mettez-les moi, dis-je en prenant les bouts de papier. C'est définitivement ce jeune homme, Anton Faistauer. On peut le voir par sa façon particulière décrire les « i ». Il les fait courber vers la droite.
- Bien vu! Je vais aller vous le chercher qu'on en finisse avec cette histoire.
- Merci. Je vous attends ici.

Anton Faistauer... Qui est-il? Pourquoi aurait-il voulu gâcher l'entrée à l'Académie de mon client... Il devra tout m'expliquer, car je ne peux pas comprendre le lien entre lui et M. Hitler.

- C'est lui, me dit le professeur en rentrant dans la pièce.
- Alors, comme cela, vous vous êtes mêlé de ce qui ne vous regarde pas?
- Que voulez-vous dire? me dit M. Faistauer.
- Vous savez très bien de quoi je parle. Vous avez échangé l'œuvre d'un candidat aux admissions à l'Académie par une œuvre bizarre.
- Ce n'est pas une œuvre bizarre. C'est une œuvre moderne, avant-gardiste.
- Vous savez donc de quelle œuvre je parle. Pourquoi avez-vous fait ça?

- J'ai seulement signé l'œuvre, me dit-il. Ce n'est pas moi qui l'ai faite et ce n'est pas moi qui ai fait l'échange.
- Qui est-ce alors? Parlez!
- C'est... C'est Egon Schiele, monsieur. C'est lui le dirigeant du groupe. Il nous demande de faire des œuvres modernes et qui défient les règles du conservatisme de l'Académie. Ensuite, il fait les échanges.
- De quel groupe parlez-vous?
- Le Neukunstgruppe. C'est le nom de notre groupe de jeunes artistes modernes. Je ne voulais pas causer de problèmes. C'est Egon qui nous forçait à le faire sous prétexte que « sans rébellions, il n'y a pas d'actions ».
- D'accord je comprends. Je ne vous accuse pas. Vous avez été manipulé par cet Egon Schiele, vous et vos amis. Maintenant, partez.

Voilà le mystère résolu. Maintenant, il faudra punir cet Egon Schiele et trouver un moyen de faire entrer Adolf Hitler à l'Académie.

- M. Lefter, me dit le professeur Griepenkerl, je vais immédiatement convoquer Egon Schiele dans mon bureau. Il sera renvoyé sur-le-champ. L'Académie des Beaux-Arts de Vienne n'a jamais accepté de tels comportements et ce n'est pas aujourd'hui que cela va commencer.
- Parfait! Merci beaucoup de votre si grande implication dans l'enquête. Que pensez-vous de permettre à M. Hitler de rentrer à l'Académie à la place de M. Schiele?
- Il est malheureusement trop tard pour cela. La politique est claire. Par contre, il sera mis sur la

liste prioritaire pour les auditions de l'année prochaine, me dit-il.

- Merci pour ce compromis, je lui en ferai part.
- Je vous dis à la prochaine, j'ai un élève à renvoyer.
- Au revoir!

Un professeur Griepenkerl heureux, un Anton Faistauer soulagé, un Egon Schiele puni, un Adolf Hitler content de pouvoir retenter sa chance l'année prochaine sans problème et finalement, un Rudolf Lefter qui pourra finalement aller dormir en paix sans se perdre dans ses pensées. Voilà une autre de mes belles enquêtes résolues!

# Meurtre à la cloche à vache

Daphné Sideris



Charlotte Zinetti referme bruyamment la porte de son casier. Une autre journée d'école, songe-t-elle en consultant son horaire. Au programme : littérature musicale, théorie, cours privé de harpe et orchestre en soirée. Soupirant, elle frotte ses yeux rougis par la fatigue. Elle a à peine dormi la nuit dernière et a dû en plus se lever aux aurores pour attraper le bus, qui est arrivé en retard à cause de la tempête de neige. C'est ainsi qu'elle a pu admirer le joli paysage de l'ouest de l'Île pendant trois heures au lieu des 120 minutes habituelles que nécessite le trajet. Imaginez le plaisir.

Quittant l'aile des casiers, elle emprunte le corridor qui mène à la section réservée aux étudiants en musique classique. Ce faisant, elle croise quelques élèves qu'elle reconnaît comme étant du programme jazz. Elle ne les salue pas; eux de même. En effet, il est mal vu que les élèves des deux programmes conversent entre eux; s'y risquer est comme commettre un acte de haute trahison. Vous comprenez, la dynamique sociale à L'école de musique Czerny Gillespie repose grandement sur la rivalité entre les étudiants du programme jazz et ceux du programme classique. Afin de vous faire une idée du climat de paix et d'harmonie régnant dans cet établissement, imaginez d'abord les Capulets et les Montaigu dans Roméo et Juliette. Ensuite, transposez cela dans un contexte scolaire et musical.

Et voilà! Vous avez tracé avec succès le portrait sociologique de ce microcosme du monde musical.

Charlotte Zanetti tourne à droite et entreprend l'ascension pénible de l'escalier antique. Les marches grincent sous ses pas, témoignant de l'âge avancé du bâtiment. Pourquoi est-ce que le seul local de pratique avec harpe est au cinquième étage? peste l'étudiante. Enfin, à une crise d'asthme près, elle arrive à destination. Quelques étudiants sont déjà là, comme le témoignent les notes de musique s'échappant des locaux de pratique. Charlotte vérifie si son local est occupé, voit qu'il est vide, entre et ferme la porte derrière elle.

Elle pratique sans relâche pendant deux heures. De temps en temps, elle jette un regard par la fenêtre. Dehors, il neige encore. Charlotte n'aime pas l'hiver. C'est sale, c'est terne, ça désaccorde les instruments de musique... Elle prend soudainement conscience du silence autour d'elle. C'est alors qu'un cri plus perçant que la note la plus aigüe d'un piccolo retentit dans le corridor.

Elle dépose son instrument et sort en trombe du local de pratique. Un attroupement s'est formé dans le corridor. Elle s'approche, curieuse.

- Respire , fait une voix familière, Ça va aller.

Charlotte, étire le cou et reconnaît la personne à qui appartient cette voix : c'est une de ses camarades de classe, dont le nom lui échappe, en train de masser les épaules d'une étudiante visiblement en état de choc.

- Qu'est-ce qui se passe? , demande-t-elle. Sa camarade de classe hausse les épaules.

- J'sais pas. Je passais dans le corridor et je l'ai vue s'effondrer. J'ai demandé ce qu'il y avait et elle m'a dit qu'elle avait vu un cadavre dans le local 506, dit-elle, clairement dépassée.

La réaction ne se fait pas attendre. Tous poussent des cris d'exclamation, abasourdis.

- T'es sûre de ce que t'as vu? demande un élève, dubitatif.

L'étudiante fond en larmes et hoche la tête. Les élèves échangent un regard, ne sachant que penser. Un long silence s'ensuit.

- Est-ce que... est-ce qu'on devrait aller voir? finit par proposer un gars, nerveux.
- No way! D'un coup que ce serait vrai! dit une fille précipitamment.

Les autres hochent la tête.

- Je vais y aller, moi, dit Charlotte calmement.

Tous se retournent, surpris.

- Pour vrai?
- Tu n'as pas peur?

Charlotte hausse les épaules en guise de réponse et se met à marcher en direction du local 506.

- Attends! fait une voix féminine derrière elle.

Charlotte se retourne. La fille qu'elle avait reconnue comme étant sa camarade de classe est en train d'accourir vers elle.

- Je viens avec toi!

Charlotte hausse à peine le sourcil; elle se remet à marcher, cette fois flanquée de sa camarade de classe. Les deux jeunes filles franchissent le corridor

et bifurquent à droite, dans l'aile reliant la partie plus ancienne de l'école à la nouvelle section, là où les cours spécifiques au programme jazz ont lieu. Elles se dirigent vers le 506, marchant silencieusement. Arrivées devant la porte, elles s'arrêtent un instant, comme retenues par la crainte de ce qui pourrait se retrouver de l'autre côté.

- Ton nom, c'est Charlotte? demande la fille pour masquer sa nervosité.
- Oui, répond Charlotte.
- Moi, c'est Estelle. Ça fait étrange de devoir se présenter alors que ça fait quelques mois qu'on est dans des cours ensemble, mais tu es tellement discrète que je remarque à peine ta présence...

Haussement de sourcil de la part de Charlotte. Estelle, se rendant compte de sa gaffe, rougit et bredouille :

- Je me suis mal exprimée... en passant, c'est quoi ton instrument?
- Harpe classique. Toi?

Estelle hésite.

- Chant jazz, finit-elle par dire.

Un silence s'ensuit.

- Bon, soupire Estelle après quelques secondes. On l'ouvre, cette porte ou quoi, là?

Charlotte, pour toute réponse, tourne la poignée et ouvre la porte, lentement, comme pour faire durer le suspense. Elle pénètre à l'intérieur, suivie d'Estelle.

- Oh mon Dieu!

Estelle recule, épouvantée par le spectacle s'offrant à sa vue. Étendu sur une chaise, le cadavre du professeur de chorale gît, mort. Un hématome est visible sur sa tempe droite et une baguette de batterie sort de son oreille gauche.

- Intéressant, dit Charlotte, promenant son regard autour de la pièce.
- Clairement, on n'a pas la même définition de ce qui est intéressant », répond Estelle d'une voix étranglée.

Charlotte promène son regard autour de la pièce avec une fascination horrifiée. Elle fait le tour de la salle, ses yeux s'attardant sur chaque détail de la scène de crime.

- Je...je crois qu'on devrait partir maintenant, fait Estelle, très mal à l'aise.
- Estelle, dit Charlotte d'un ton calme, mais grave.

Celle-ci tressaillit.

- Quoi? demande-t-elle, nerveusement.

Charlotte répond, avec encore plus de calme :

- Je crois avoir trouvé l'arme du crime.

Et elle désigne, d'un geste de la main, une cloche à vache qui traîne dans un coin de la salle, rougie par le sang.

La suite des événements va très vite : la direction est alertée, le personnel accourt en catastrophe, on découvre le corps, on crie au meurtre. Tous les gens présents dans l'école sont convoqués pour une réunion d'urgence, où l'on annonce l'heureux événement, ainsi que l'annulation subséquente des cours.

Dehors, la tempête se déchaîne; c'est à peine si l'on peut distinguer le paysage tant il y a de vent et de neige. Le service de transport en commun doit être considérablement ralenti, songe Charlotte, qui se dirige vers la cafeteria, seul lieu commun aux élèves des deux programmes. Elle s'installe à une table et se met à griffonner. Estelle arrive peu après et, à la suite d'une certaine hésitation, vient la rejoindre. Quatre autres personnes se rattachent au duo.

- Les cours sont annulés, mais à cause de la température, personne ne peut rentrer chez soi, dit Estelle. Ils ont appelé la police, mais les conditions routières sont vraiment mauvaises, donc ça risque de prendre du temps avant qu'ils arrivent. Ça n'aide pas non plus que notre école soit au milieu de nulle part...
- Tu parles d'un événement. Le prof de chorale qui se fait tuer un jeudi matin dans un local de pratique, dit un gars, incrédule.
- Qui pensez-vous est derrière tout ça? demande une fille, visiblement sous le choc.

Nul ne répond.

- Et si on essayait de le déterminer? propose soudainement Estelle.

Les autres poussent des exclamations choquées. Estelle explique que tant qu'à tourner en rond, il serait mieux de tenter d'éclairer la situation; certains objectent, d'autres approuvent. Enfin, ils arrivent à un consensus : l'enquête est prise en charge.

- Premièrement, il faut qu'on décrive la scène de crime. Estelle, tu l'as vue, right? dit Alex, tromboniste jazz.

- Oui, mais je ne me rappelle pas les détails... Genre, si tu veux que je te décrive en gros de quoi ça avait l'air, pas de problème, mais sinon...

Sans rien dire, Charlotte pousse une feuille de papier devant ses camarades. Sur cette feuille, un croquis de la scène de crime.

- Wow, tu as une bonne mémoire, fait Estelle.
- C'est un meurtre qui a pour mobile la vengeance, dit-elle en triturant l'élastique autour de son poignet.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça?, demande Estelle.
- Eh bien, qu'est-ce qu'un professeur de chorale classique faisait dans un local de pratique dans la section jazz? Et puis, pourquoi, après l'avoir tué avec une cloche à vache lui a-t-on enfoncé une baguette de batterie dans l'oreille? »

Charlotte croise ses mains sur la table.

- À mon avis, c'est symbolique. Le coupable voulait transmettre un message.
- OK, mais qui voudrait se venger de ce prof? demande une étudiante.
- Moi, je pense que c'est un prof en jazz, dit une autre étudiante, son étui de violon à la main.

Les élèves de ce programme réagissent aussitôt.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça? dit Estelle.
- Tout le monde sait que les profs en jazz détestent les profs en classique, répond la fille.
- Oui, ils les détestent parce qu'ils jugent leur genre musical plate supérieur!
- Est-ce que tu viens de dire que la musique classique est plate?

La fille dépose violemment son étui de violon sur la table.

- L'ouverture 1812 de Tchaïkovski, où il y a des vrais canons utilisés, c'est plate ça? fulmine-t-elle.
- Guys! Arrêtez! crie Estelle.

Tous se retournent vers elle.

- Si vous voulez qu'on résolve l'enquête, il va falloir qu'on arrête de s'engueuler, là!

Les élèves hochent la tête. Une fois l'atmosphère détendue, Charlotte, poursuit, comme si de rien n'était :

- Voici mon avis sur comment ça a dû se passer: le prof de chorale et le coupable ne s'entendent pas bien à la base. Un beau jour (c'est-à-dire, aujourd'hui), ils se disputent. C'est pire que d'habitude; ils commencent à se battre. Enfin, le coupable voit rouge; il saisit l'objet le plus proche, dans ce cas, une cloche à vache, et frappe son collègue avec la force de la somme des colères accumulées depuis toutes ces années de haine.
- Il y a un problème cependant : comment est-ce qu'on explique la présence du prof de chorale dans la section jazz? demande la violoniste.
- Ça devait être intentionnel, dit Estelle.

Charlotte hoche la tête.

- Autrement dit, le prof s'est fait tuer par une personne avec qui il s'entendait mal.
- Le prof de chorale, si je me rappelle bien, détestait le prof d'impro, dit la violoniste.

Les autres hochent la tête vigoureusement.

- Une fois, je les ai entendu argumenter; c'était pas beau à voir, dit Estelle.
- En plus, il enseigne le jeudi! À 10h30! dit le tromboniste jazz. Et il arrive toujours tôt en plus!
- Comme le prof de chorale, murmure Charlotte.

Elle prend une feuille de papier et se met à gribouiller vigoureusement.

- Bon, procédons. Étant donné que nous sommes pas médecins légistes, nous ne pouvons pas savoir avec exactitude à quelle heure le monsieur est mort. Par contre, étant donné les circonstances, nous pouvons tenter de déduire à peu près la période pendant laquelle le crime a été commis.

Elle trace un trait sur le papier.

- Voyons voir : il était à peu près 9h10 lorsqu'on a entendu le cri de l'élève qui a découvert le corps en premier. Estelle et moi sommes allées vérifier à peu près vers 9h20. Nous allons assumer que l'acte n'a pas été commis en-dehors des heures d'ouverture de l'école; donc, le meurtre aurait eu lieu entre 7h00 et l'heure où la fille qui a trouvé le corps est allée à son local de pratique.

Les élèves hochèrent la tête, bouche bée.

- Ça se tient, dit Estelle. Donc, il faudrait regarder la liste des profs qui ont des cours le jeudi et qui arrivent tôt. En portant une attention particulière à l'horaire du prof d'impro.
- Ce ne sera pas nécessaire, les cocos, fait une voix d'homme.

Les élèves se retournent. Le prof d'improvisation marche vers eux, un sourire malicieux flottant sur ses lèvres.

- Belle discussion que vous avez eue là. Je vous entendais de mon bureau, juste à côté. Vous savez, ici, les murs sont tellement fins...on entend tout.

Il s'assoit.

- Je vais couper court à votre petite enquête : oui, c'est moi qui ai tué Monsieur Ouin. J'aurais pu vous laisser le confirmer par vous-même, mais à quoi bon? Le plaisir n'est pas là.
- Pourquoi la cloche à vache? C'est peu conventionnel, vous en conviendrez, fait Charlotte.

Le professeur éclate de rire. « Il faut bien se débrouiller avec les moyens du bord. C'est comme en musique; on improvise avec les accords donnés dans le contexte d'une tonalité. »

- Mais...pourquoi? demande Estelle, abasourdie.
- Pourquoi ce meurtre? Deux raisons, dont une que vous connaissez : d'abord, parce qu'il fallait faire taire le discours de Monsieur Ouin, et puis, parce que, bien franchement, j'en ai marre de cette guerre idiote entre les gens en jazz et en classique. À quoi ça sert de se battre pour savoir quel style est le meilleur? À rien! C'est complètement stupide! Il fallait que je fasse quelque chose pour mettre fin à ça. Et à vous voir collaborer ensemble sans vous entretuer, je crois que ça a bien marché.

Les élèves échangent un regard, gêné. Charlotte réplique :

- Une conférence, une journée de sensibilisation, ça ne vous est pas venu à l'esprit?
- Depuis quand est-ce que ce genre de chose fonctionne concrètement? Il ricane. Aller, ça va faire les cocos. La tempête de neige est finie. Rentrez chez vous et allez pratiquer. Moi, ma mission est finie.

Sur ce, il se lève et retourne dans son bureau.

Et c'est ainsi que se termine ce récit étrange du meurtre à la cloche à vache. Certes, il ne s'agit pas ici de l'enquête policière la plus renversante qui soit, mais on va à l'école pour apprendre, et cette expérience fut certainement tout un apprentissage pour les élèves de l'école Czerny Gillespie.



# Les Fleurs du mal

Jeanne Strouvens



- Merci pour les fleurs Paul. C'est toujours très apprécié.

Il sourit. Son visage boutonneux s'étire dans un sourire niais, vide, lunatique. Ses yeux pétillent de fierté et d'héroïsme. Il dépose chez elle ses courses toutes les semaines et, toutes les semaines, il se sent accompli comme jamais auparavant.

- Mais ce n'est rien, ma Marcelle, dit-il de son accent français délavé. Un silence s'installe. Il espère qu'elle parle. Elle ne le fait pas. Tu sais, je pars cet après-midi pour la France. Tu te rappelles? Bien sûr que tu te rappelles. Je retourne voir ma mère. Elle est malade.

Un second silence. Marcelle, pour faire bonne mesure, par sympathie, doit parler. Elle prend une grande inspiration, exaspérée.

- Oui, je me rappelle. Bonne chance pour ta mère.
- Comment vas-tu faire sans moi?
- Je sais pas. Je trouverai.

Il garde la tête basse, penaud. Il s'était sans doute imaginé un adieu déchirant, rempli de hoquets et de pleurs. Il avait sans doute rêvé d'un baiser passionnel et douloureux. Mais Marcelle est ce qu'elle est : froide et aveugle. Blessante même. Sous le regard suppliant de Paul, dans un énième silence, elle referme la porte, comme s'il était déjà parti. Mais elle sait qu'il ne lui en voudra pas : il a pitié d'elle. Elle le sent dans sa voix, dans son ton doucereux, amoureux même. Elle comprend que de porter aide à une aveugle, que de l'aimer le rend incroyablement altruiste et ouvert. Il s'en félicite

probablement. Il croit en sa propre sincérité et en sa bonté. Elle grogne. Elle sait qu'il est amoureux d'elle, et elle le trouve pitoyable.

Marcelle doit sortir. On l'attend au poste. Elle soupire. À tâtons, elle cherche autour d'elle son manteau. Lentement, elle écoute. Une aveugle connaît par cœur de son logement les sons, les odeurs, les ombres qui dansent devant ses yeux vides. Et elle, elle écoute les craquements du plancher de son vieil appartement. Emménagée à Montréal, dans son nouveau chez elle, seule, c'est la première chose qu'elle avait remarqués. Les craquements. Des dizaines, des centaines de craquements. Après trois années, elle les connaissait tous : leur position exacte, leur son précis, leur musicalité propre. Elle se sert d'eux maintenant comme d'une boussole. Elle trouve enfin son manteau. Elle l'enfile. Elle s'arrête devant sa porte. Un autre soupire. Elle prend sa canne blanche. Elle sort.

Cette année, l'automne est glacial, pénible, lourd. C'est un automne malade, un automne cruel dont la main froide étrangle et étouffe. Marcelle s'y promène. Elle glisse dans la brise, entre les couleurs agonisantes. La douce berceuse de feuilles mortes crissant sous ses pieds, pourtant, l'assourdit. Le léger parfum des dalles mouillées par la fine pluie de la nuit, pour elle, empeste. Elle hait l'automne. Et cette année, elle le sent gris, froid et long. Elle se permet alors, par ennui, engloutie dans le silence, de sombrer dans ses pensées. On a signalé une troisième disparition. Une autre femme. Elle sait qu'ils ont sur les épaules le cas d'un criminel en série. Elle se doute que cette kidnappée n'est pas la dernière victime. Elle frissonne. Le dégoût et le froid, c'est tout. Elle n'a pas peur encore. Du 313 avenue des Pins au 1033 rue Rachel, il y a exactement quinze minutes et vingt secondes de marche, un tournant à gauche, puis un à droite, et précisément 2376 pas. Elle soupire encore. Elle préfère retourner au silence qu'à ses pensées.

Au loin, finalement, se profile le poste de police du Plateau. Ce matin-là, inhabituellement, elle sent la rue vide. Normalement, Rachel et ses cafés sont vivants et animés, mais ce jour-là, elle ne sent qu'à peine les quelques chuchotements qui naissent après son passage. Elle ne s'en plaint pas. Elle entre au poste.

- Marcelle! Enfin!

C'est Léon. Il lui prend le bras délicatement : il lui signale qu'il est près d'elle. Mais depuis longtemps, elle n'a plus besoin qu'il le lui fasse savoir. Elle le sait. Par son parfum de muscade et de café, par la chaleur que dégage sa grande carrure bedonnante, par le ton de sa voix joyeux et soulagé, elle sait qu'il est près d'elle, prêt à lui remettre une nouvelle enquête en main, dans une confiance immuable et inconditionnelle. Elle lui en veut parfois pour sa naïveté. Pour elle, il est ridicule de croire aussi naïvement en toutes les personnes que l'on croise. Mais elle l'en remercie. Elle sait bien qu'une enquêteuse handicapée, femme dans un monde d'hommes et aveugle dans un monde de perspicacité et de clairvoyance, doit se creuser un chemin, aussi étroit qu'il puisse être, là où personne ne l'a fait avant elle. Et elle lui est infiniment reconnaissante de sa confiance. Mais bien qu'elle adore Léon, elle déteste les politesses et les formalités.

- Que sait-on du troisième enlèvement?

On la fait entrer; on l'aide à retirer son manteau. Elle s'assoit et elle attend. Elle est impatiente, fébrile même. Elle sait dorénavant que le temps est compté. Trois enlèvements, très peu d'informations. La quatrième disparition peut frapper à n'importe quel moment. Elle entend les lourds pas de Léon revenir vers elle. Il se lance :

- Olive Martin, 34 ans. Elle réside au 3820 avenue Henri-Julien, tout près de chez toi en fait. Il s'arrête soudainement. Marcelle?

Elle est prise d'un haut-le-cœur. Sa respiration est coupée. Elle porte une main à sa bouche, comme pour s'empêcher de hurler. Un long moment passe. Dans un hoquet, dans une expiration pénible, comme dans un dernier souhait, elle souffle :

- Je veux voir la scène. Je veux aller chez elle.

\*\*\*

Le silence. Rien d'autre que le silence. Elle erre entre les quatre murs blancs de la salle d'attente devant le bureau de son supérieur. Elle marche. 19 pas. Et elle revient. 19 pas. On l'a convoquée. Elle sait qu'elle perd peu à peu le contrôle de l'enquête. Elle comprend qu'elle n'avance pas assez vite. Elle est bien consciente que trois femmes sont disparues dans les dernières soixante-douze longues heures et qu'elle n'arrive à rien. Elle n'a ni hypothèse, ni conclusion, ni même piste raisonnable. Ses dernières entrevues, avec le voisinage de la dernière victime, dans le périmètre de l'avenue Henri-Julien, n'ont rien donné. Après une journée complète d'interrogatoires. Aucun témoin oculaire. Aucune correspondance d'informations : certains prétendent que plusieurs ont pénétré l'appartement, d'autres auraient entendu des pas d'homme. L'un des témoignages raconte même avoir entendu un coup de feu. Distorsions illusoire. Ce qu'on lui rapporte ne donne rien, sauf l'heure de l'enlèvement : 3h20, au beau milieu de la nuit. Elle se triture l'esprit. Qu'est-ce qui lui échappe? L'appartement, dont elle avait palpé toutes les coutures, écouté tous les sons, senti tous les parfums, ne laissait rien transparaître de suspect. La chambre était prise entre deux temps, figée entre la liberté d'Olive Martin et son enlèvement. Un livre était toujours ouvert sur son lit. Une odeur fraîche se dégageait du bouquet de fleurs qui baignait dans l'eau neuve du vase sur sa table de nuit. De fines gouttes de pluie roulaient

encore sur les fenêtres fermées de la chambre. Elle ne savait rien de plus.

Mais pourquoi l'a-t-on appelé elle et non pas Léon avec qui elle partage l'enquête? Un doute, une nervosité rongante s'installent en elle. Elle sait bien de quoi on l'accusera. Elle entend la porte du bureau grincer. Elle arrête ses va-et-vient. Un silence mal à l'aise s'installe. Elle sent son supérieur l'observer, la jauger.

- Entre, Marcelle.

Il lui tire une chaise. Il l'assoit face à lui. Il sait qu'elle ne le voit pas, qu'elle ne peut pas lire son visage. Elle sait que lui le peut. Le silence se poursuit avant qu'il n'entame, froidement, dans une colère contenue :

- Pourquoi ne nous as-tu rien dit?
- Je sais pas. Je n'y voyais aucun problème.
- La voisine d'Olive Martin t'a reconnue. Elle en a informé Léon. Avec ta réaction de ce matin, il a tout de suite fait le lien. Heureusement, il nous a mis au courant.

Sa poitrine et sa gorge se serrent. Il l'a trahie. Elle sent tout le poids de sa solitude s'abattre sur ses épaules. Des larmes de rage, de douleur et de mal-être lui viennent aux yeux. Elle ne dit rien. Elle sait bien qu'autrement, elle éclaterait en sanglots. Et de toute façon, la suite est inévitable. Elle a caché la vérité. Elle a menti. Elle se tait.

- Marcelle, les trois femmes ont été tes amantes. Il prend un moment. Il inspire. Je dois te retirer de l'enquête. Et demain, je dois t'interroger.

Elle garde le silence. Encore une fois, elle le préfère à ses pensées. À ce moment, elle se hait. Elle retient son envie de hurler. Une colère la prend. Mais elle n'y peut rien. La fatalité, sa déraison, Dieu, l'injustice, elle peut tous les accuser, elle n'y changera rien. Avec résignation et honte, prête à s'écrouler en pleurs à tout moment, elle

se lève et quitte sans un seul au revoir. Elle hait les politesses et les formalités.

\*\*\*

2376 longs et lourds pas. Elle s'est sentie traîner un boulet au pied. Elle rentre chez elle, le soir même où on lui a annoncé qu'on la retirait de l'enquête, ce soir où on lui annonce que les enlèvements sont reliés en entre eux et que le lien, c'est elle-même. Elle est suspecte. Elle sent déjà les questions qu'on lui posera s'abattre sur elle. Elle sent des yeux vicieux, avarés de trouver la vérité, lui détailler le visage. Elle sent toute la rudesse qu'elle imposait à ses suspects la rendre aussi tendue qu'ils l'étaient. Elle est défaite.

Le fardeau du monde lui pèse sur les épaules. Sa tête est lourde, lourde de résignation et de douleur. Elle s'imagine le condamné qui marche pour la dernière fois. Il marche vers la potence. Elle est condamnée. Elle se sent marcher elle aussi vers sa mort. Autour d'elle, les murs se referment. Son appartement devient son cachot. Les objets qui lui appartenaient, d'un coup, ne lui appartiennent plus. Elle se sent faillir. Comme on lui avait arraché la vue il y a quelques années, on lui enlève aujourd'hui son innocence. Elle est rage, incompréhension, peur. Et elle ne peut rien y faire.

Elle erre dans son espace. Elle étouffe. Elle marche comme une ombre chez elle. Elle se triture l'esprit. Et plus elle réfléchit, moins elle comprend. L'enquête lui semble simple, comme si elle avait la réponse sous le nez.

Soudain, elle s'arrête, prise de sursaut. Désorientée. Elle ne trouve plus sa gauche, elle ne perçoit plus sa droite. L'espace tourne et s'effondre autour d'elle. Et là où son plancher de bois, vieux et crissant, aurait dû craquer, cette journée-là, il n'avait pas craqué. Elle se penche doucement, lentement. Elle manque d'équilibre.

Le sol est plus loin, ou peut-être plus proche qu'elle ne le sait. Sa main en éclaireur, ses doigts effleurent le sol. Elle cherche, tâtonnante, ses repères. Ses doigts rencontrent une irrégularité. À la rencontre de deux planches, le vernis est écaillé. Très écaillé. Anormalement écaillé. Elle avance avec ses doigts, parcourt le bois nu. Elle rencontre un cercle de métal froid. Une vis. Ses doigts la palpent, l'encerclent. Elle est lisse, sans rouille. Elle est neuve. Et elle n'y était décidément pas il y a quelques jours. Elle le sait. Elle en est absolument certaine. Elle se tend. Ses mâchoires se serrent. Ses lèvres tremblent. On est entré chez elle. Un haut-le-cœur la prend. Un frisson la traverse. Lentement, mécaniquement elle se relève. Palpant son espace, à tâtons, après avoir cherché frénétiquement de ses mains instables, retourné puis jeté ses affaires, elle trouve finalement, enfin ce qu'elle cherche. Elle respire, comme un retour à la surface. Elle attrape le pied-de-biche. Rapidement, ses mains redécouvrent le vernis écaillé, retrouve la vis. Elle s'arrête. Au bord d'un gouffre abyssal, devant l'abîme, elle s'imagine sauter et trouver au fond réponse et horreur. Elle hésite, au comble de la peur, d'un mal profond, d'une émotion indicible. Elle se ressaisit. Elle se tient à sa dernière once de courage et la prie de ne pas l'abandonner. Elle enfonce le pied-de-biche dans le mince espace qui sépare les deux planches. Une inspiration. Elle pousse. La planche cède rapidement à la pression. Elle fouette l'air et laisse, sous elle, une ouverture. Marcelle, de ses mains tremblantes, au son de son souffle rapide et de ses gémissements de peur et de peine, caresse les bords de l'ouverture. Elle rencontre la toile d'un sac. Convaincue, ses tremblements redoublent en force. Ses dents se mettent à claquer. Ses joues sont baignées de larmes. Ses doigts s'aventurent sur le sac, à la recherche d'une ouverture. Elle trouve la fermeture éclair. Elle sait. Elle sait ce qu'elle va trouver. Elle connaît même le coupable. Ouvrir ce sac, c'est résoudre l'enquête.

Ouvrir ce sac, c'est se garantir un retour au poste. Mais ouvrir ce sac, c'est rencontrer la mort. Leurs morts. Elle l'ouvre. Et cette fois, elle ne garde pas le silence.

Déchirant la nuit, transcendant la vie, remuant ciel, terre et enfers, elle hurle. D'un cri agonisant, de mort, de deuil, de peine, de souffrance, d'un cri inhumain, elle hurle. L'odeur des cadavres l'empoisonne. La chair en décomposition l'étouffe. Les entrailles en putréfaction, les organes secs la tuent. Les effluves de la mort même s'attaquent à elle. Elle se sent mourir. Par sursaut, dans les convulsions de son corps, dans les tressaillements incontrôlables de son souffle, elle continue de pousser des cris violents. Elle se tord de douleur devant les cadavres de ses trois anciennes amantes, devant les corps des trois victimes qu'elle cherche depuis des jours, devant la mort. Les trois femmes qu'elle avait aimées depuis son arrivée ici, depuis qu'elle avait quitté la France, depuis son traumatisme, depuis qu'elle s'était retrouvée complètement seule devant ses rêves déçus étaient mortes. Et leurs cadavres étaient cachés sous son plancher.

Mélangé à celui de la mort, le parfum de fleurs fraîches lui parvient. Elle sait qui les a tuées. Il l'aime éperdument. Il l'aime à en être jaloux. Il est le seul à avoir la clé. Et il est parti.

Paul.

## Remerciements

### PROFESSEURE

Deslauriers, Brigitte

### AUTEURS

Elibekian, Naïri

Jutras Noël, Tristan

Lodyginsky, Adrien

Mann, Elliot

Mariaud de Serre, Anna

Meunier, Mathilde

Roy, Andrée-Anne

Sideris, Daphné

Strouvens, Jeanne

Van Dyke-Talbot,

Charlotte

### ILLUSTRATIONS

Mann, Elliot

### ÉQUIPE DE PUBLICATION

Lodyginsky, Adrien

Mann, Elliot

Strouvens, Jeanne

### COMITÉ DE LECTURE

Elibekian, Naïri

Jutras Noël, Tristan

Mariaud de Serre, Anna

Meunier, Mathilde

Roy, Andrée-Anne

Sideris, Daphné

Van Dyke-Talbot,

Charlotte